

**Západočeská univerzita v Plzni**  
**Fakulta filozofická**

**Diplomová práce**

2017

Simona Podlesáková

**Západočeská univerzita v Plzni**

**Fakulta filozofická**

**Diplomová práce**

**Le point de vue des bourreaux dans La mort est mon  
métier et dans Les Bienveillantes**

**Simona Podlesáková**

Plzeň 2017

**Západočeská univerzita v Plzni**

**Fakulta filozofická**

Katedra románských jazyků

**Studijní program Učitelství pro střední školy**

**Studijní obor Učitelství francouzštiny pro střední školy**

**Diplomová práce**

**Le point de vue des bourreaux dans La mort est mon  
métier et dans Les Bienveillantes**

**Simona Podlesáková**

*Vedoucí práce:*

Mgr. Lucie Divišová, Ph.D.

Katedra románských jazyků

Fakulta filozofická Západočeské univerzity v Plzni

Plzeň 2017

Prohlašuji, že jsem práci zpracovala samostatně a použila jen uvedených pramenů a literatury.

*Plzeň, červenec 2017*

.....

Děkuji Mgr. Veronice Černíkové, Ph.D. za pomoc při vedení diplomové práce. Mé poděkování patří též Mgr. Lucii Divišové, Ph.D. za vstřícnost a cenné rady, které mi pomohly tuto práci zkompletovat.

# Table des matières

1. Introduction .....	1
2. À propos de l'auteur de « <i>Les Bienveillantes</i> ».....	3
2.1. L'impulsion pour l'éclosion du roman.....	4
3. La conception formelle .....	6
3.1. Shoah vs. langue.....	6
3.2. Shoah vs. fiction .....	6
3.3. Shoah vs. la Grèce.....	9
3.3.1. L'inspiration par les mythes .....	9
3.3.2. L'homosexualité .....	11
3.4. Shoah vs. ironie et humour.....	13
3.5. Shoah vs. musique .....	15
4. Le personnage central.....	18
4.1. Maximilien Aue vs. Jonathan Littell.....	18
4.2. La personnalité d'Aue.....	19
4.2.1. Le point de vue sur la vie.....	19
4.2.2. L'homme ordinaire ? .....	21
4.2.3. La responsabilité morale.....	25
4.2.3.1. Le problème de dépersonnalisation des actions .....	27
4.2.3.2. La réflexion sur le Bien et le Mal .....	28
4.2.4. Comportement d'Aue.....	29
5. Robert Merle, l'auteur du roman « La mort est mon métier » .....	32
5.1. L'inspiration pour l'écriture .....	33
6. La présentation de l'oeuvre .....	35
6.1. La conception formelle .....	35
6.2. La réalité vs. la fiction .....	37
6.2.1. Le procès du Nuremberg .....	41
7. Le Personnage principal, Rudolf Lang.....	44
7.1. L'enfance.....	44
7.2. Les débuts dans l'armée .....	48
7.3. La vie de l'entre-deux-guerres.....	53
7.4. La gestion du camp d'Auschwitz .....	60
8. Conclusion .....	66
9. Bibliographie .....	70

Livres analysés.....	70
Monographies.....	70
Les sources électroniques .....	70
10. Résumé .....	73
11. Resumé .....	74

## 1. INTRODUCTION

Tout le monde certainement connaît les événements principaux qui se produisaient pendant la Seconde Guerre mondiale. L'Allemagne a envahi la Pologne et elle a fondé plusieurs camps de concentration ou d'extermination surtout sur son territoire, mais aussi ailleurs. Il s'agissait des lieux où il arrivait les crimes épouvantables contre l'humanité et le traitement inhumain des prisonniers de guerre.

L'oeuvre chronologiquement antérieure concernant ce sujet qui sera analysée dans ce mémoire est *La mort est mon métier* de l'auteur Robert Merle. Elle se déroule juste dans le plus grand de ces camps, à Auschwitz-Birkenau. L'auteur se réfère au fait que presque trois millions de Juifs ont été tués dans les chambres à gaz. Les autres mouraient de faim, d'épuisement par des travaux forcés, de diverses maladies ou d'exécutions individuelles. L'histoire est racontée par un nazi, commandant du camp d'extermination d'Auschwitz Rudolf Lang (l'inspiration par un personnage réel, Rudolf Höss) qui dirigeait et surveillait toute l'activité locale.

On peut remarquer une conception pareille également dans l'ouvrage *Les Bienveillantes* de l'auteur Jonathan Littell. Par l'intermédiaire du personnage principal – un nazi Maximilien Aue, le lecteur a l'occasion de suivre presque toute la Seconde Guerre mondiale. D'abord, il sert en Ukraine où il travaille sur la déportation et suppression des Juifs, ensuite il est transféré au Caucase où il résout le problème d'origine des nations particulières – s'ils ont l'origine juive et faut-il donc les éliminer. Un grand passage est consacré au séjour à Stalingrad. La dernière partie décrit son travail à Berlin au Ministère de l'intérieur pendant le bombardement de la ville qui a mené à la défaite de toute l'Allemagne.

Généralement, il y a un avis que les nazis étaient les monstres humains qui n'avaient aucune pitié avec les prisonniers innocents et qu'ils les liquidaient sans réfléchir. Mais si nous regardons la situation du point de vue des nazis, comment ils percevaient les atrocités dont ils étaient responsables ? Il peut sembler qu'ils étaient impassibles mais qu'est-ce qui se déroulait vraiment dans leurs têtes ? Nous pouvons essayer de les comprendre par l'intermédiaire des personnages principaux de ces deux romans.

Quoique l'oeuvre *Les Bienveillantes* soit postérieure, elle est classée au début de ce mémoire. La raison est telle qu'il est possible de la considérer comme un hypertexte, tandis que le roman *La mort est mon métier* représente un hypotexte ( « *L'hypertexte est un texte dérivé d'un autre texte préexistant au terme d'une opération de transformation.* »<sup>1</sup> ). Dans tous ces deux oeuvres, il y a la même idée principale, néanmoins, elle est beaucoup plus élaborée dans celle de Jonathan Littell.

Ce mémoire va s'occuper de la shoah de l'autre côté qu'on est habitué en mettant l'accent sur la vue des personnages centraux. À part cela, il va examiner la relation des auteurs Jonathan Littell et Robert Merle vers ce sujet épouvantable ; comment ils concevaient le traitement de leur oeuvres, leur style d'écriture, dans quelle manière ils adoptent une attitude vers le lecteur et quel message ils essaient de lui transmettre. L'objectif de ce mémoire est de comparer ces deux approches d'auteur différentes.

---

<sup>1</sup> Extrait de G. Genette, *Palimpsestes*, Le Seuil, coll. « Poétique », 1982.

## 2. À PROPOS DE L'AUTEUR DE « *LES BIENVEILLANTES* »

L'auteur américain, Jonathan Littell, a passé quelques années de son enfance en étudiant en France, d'abord au sud près de Méditerranée, ensuite à Paris où il a terminé le lycée Fénelon.<sup>2</sup> Seulement ces faits nous sembleront familières plus tard, au cours de la rencontre avec le personnage central de « *Les Bienveillantes* ».

Étant le fils d'un écrivain et reporter célèbre, Littell a probablement hérité la disposition pour écriture et en même temps, il était habitué à fréquenter les bibliothèques ce qui l'aidait à créer la documentation en trouvant les connaissances variables.<sup>3</sup> Grâce à cette coutume et son assiduité, il était donc capable d'étudier environ 200 livres des bibliothèques russes, polonaises et ukrainiennes au sujet de l'Allemagne nazie (avant tout du front de l'Est), ce qui lui a permis de dresser une telle oeuvre.<sup>4</sup>

Depuis son âge adulte, il vivait aux États-Unis en traduisant de nombreux ouvrages français en anglais, notamment ceux de Maurice Blanchot dont les extraits sont souvent cités dans « *Les Bienveillantes* ».<sup>5</sup>

Vers la fin du XX<sup>e</sup> siècle, Littell se consacrait à la direction des missions humanitaires contre la famine en Bosnie et Herzégovine, Rwanda, Russie, Tchétchénie et autres pays. À cause de ces expéditions, il est devenu témoin des horreurs des génocides et d'autres crimes abominables.<sup>6</sup> En raison de ce fait, il était habile à décrire les atrocités commises par les nazis en Europe centrale pendant la Seconde Guerre mondiale dans les moindres détails, bien que lui-même n'ait pas

---

<sup>2</sup> LEMONIER, Marc, *Les Bienveillantes décryptées*, op. cit., p. 12

<sup>3</sup> Ibid.

<sup>4</sup> Ibid., p. 14

<sup>5</sup> Ibid., p. 12

<sup>6</sup> Ibid.

participé à cet événement. Tous les passages où il dépeint les choses odieuses (p. ex. les corps humains mutilés) sont crédibles précisément parce qu'il ne s'agit pas seulement de ses imaginations, mais de ses expériences personnelles.

## 2.1. L'impulsion pour l'éclosion du roman

Quoique Littell soit né dans la famille d'origine juive polonaise<sup>7</sup>, l'idée pour rédaction de ce roman vient d'ailleurs. Selon lui, c'était sur la base d'une émotion qu'il ressentait en regardant une photographie en noir et blanc de Zoïa Kosmodemianskaïa, l'héroïne et martyre soviétique :

*« Tout est parti d'une photographie que j'ai eue sous les yeux il y a longtemps, en 1989, me semble-t-il : une jeune femme, pendue par les nazis, à Kharkov, en Ukraine, et dont le corps est demeuré ensuite étendu, abîmé dans la neige. »<sup>8</sup>*

Il s'est demandé avec étonnement qui a motivé ses meurtriers. C'est pourquoi, dans sa narration des événements de la guerre, Littell s'est orienté vers le front de l'Est. Cette scène l'a tellement frappé qu'elle a apparu aussi dans l'oeuvre, vue par les yeux du personnage principal, Maximilien Aue :

*« Le corps de cette fille aussi était pour moi un miroir. La corde s'était cassée ou on l'avait coupée, et elle gisait dans la neige du jardin des Syndicats, la nuque brisée, les lèvres gonflées, un sein dénudé rongé par les chiens. Ses cheveux rêches formaient une crête de méduse autour de sa tête et elle me semblait fabuleusement belle, habitant la mort comme une idole. »<sup>9</sup>*

---

<sup>7</sup> Jonathan Littell est devenu Français, (2007, 9 mars). Disponible sur: [[http://archives.lesoir.be/jonathan-littell-est-devenu-francais\\_t-20070309-009WYW.html](http://archives.lesoir.be/jonathan-littell-est-devenu-francais_t-20070309-009WYW.html)]. Consulté le 13 avril 2016.

<sup>8</sup> LEMONIER, Marc, *Les Bienveillantes décryptées*, op. cit., p. 13

<sup>9</sup> LITTELL, Jonathan, *Les Bienveillantes*, op. cit., p. 171

À part la photographie de la jeune femme assassinée, c'était aussi le film documentaire de Claude Lanzmann « *Shoah* » traitant de l'holocauste, qui a partiellement inspiré Littell à s'occuper de ce thème.<sup>10</sup> Néanmoins, Lanzmann lui-même a critiqué l'oeuvre de Littell en disant qu'il [C. Lanzmann] avec Raul Hilberg (l'historien américain) sont les seules personnes qui savent comment présenter l'holocauste; selon lui, le roman *Les Bienveillantes* est seulement « *une vénéneuse fleur du mal* », il n'est pas convaincant du tout puisque l'auteur se focalise excessivement sur l'horreur, la répulsion et la perversion sexuelle des personnages ce qui fonctionne assez superficiellement.<sup>11</sup>

---

<sup>10</sup>ALEXIS, André, *A harrowing work of art*, (2009, 7 mars). Disponible sur: [<http://www.theglobeandmail.com/arts/books-and-media/review-the-kindly-ones-by-jonathan-littell/article4292766/?page=all>]. Consulté le 13 avril 2016.

<sup>11</sup>VINCENTELLI, Elisabeth, *An American novelist scandalizes France*, (2007, 27 février). Disponible sur: [[http://www.salon.com/2007/02/27/jonathan\\_littell/](http://www.salon.com/2007/02/27/jonathan_littell/)]. Consulté le 13 avril 2016.

## 3. LA CONCEPTION FORMELLE

### 3.1. Shoah vs. langue

La stylisation du roman est une question en elle-même. Pour le lecteur, c'est probablement la première chose qu'il remarque. Littell utilise les phrases très longues et complexes qui dépassent souvent toute la page, les paragraphes sans bornes et seulement quelques chapitres qui divisent l'oeuvre en sept parties. Du reste, il s'agit de flux continu de texte qu'il faut lire d'une seule traite.

En surcroît, la langue utilisée est un autre élément qui rend la lecture difficile. Cela concerne principalement les termes allemands comme les grades (p. ex. *Sturmbannführer*), les noms des formations différentes (*Sonderkommando*, *Sicherheitsdienst*, *Feldgendarmens*, etc.), les toponymes (*Posen*, *Danzig*, etc.), mais aussi les mots courants (*Häftling*, *Dolmetscher*, etc.) et les collocations complètes (*Vernichtung durch Arbeit*, *freiwillige Frontverkürzung*, *Endlösung der Judenfrage*, etc.). Cet emploi fréquent des expressions allemandes donne une impression réservée et désagréable sur le lecteur ce qui était probablement l'intention de l'auteur. D'ailleurs, tous les lecteurs voudraient vraisemblablement se distancer des nazis et cette barrière linguistique cela rend possible.

### 3.2. Shoah vs. fiction

L'auteur a conçu son oeuvre d'une manière très généreuse. On peut dire que ce livre se compose de deux plans. Premièrement, il s'agit du plan historique. Comme c'était déjà remarqué, Littell a consacré une période très longue pour préparation à l'écriture et en plus, il était admirablement précis. Il a accumulé un grand nombre de données factuelles, cela veut dire que dans le récit, il y a des événements réels

avec des dates exactes, des endroits vrais où ces événements avaient lieu et aussi des personnages importants liés à cette époque, p. ex. Heinrich Himmler, Adolf Eichmann, Joseph Goebbels, Hermann Göring, Rudolf Höss mais aussi même Adolf Hitler, tous avec leurs grades précis. Le narrateur sait tout et il se souvient de tout en détail.

Il est à noter que le *Führer* n'a pas reçu beaucoup d'espace dans le livre. D'ailleurs, par exemple Annick Jauer, Maître de conférences en littérature française à l'Université Aix-Marseille, déclare dans son article *Ironie et génocide dans Les Bienveillantes de Jonathan Littell* que « pour les fonctionnalistes ou structuralistes, l'histoire du nazisme s'explique moins par la personnalité de Hitler, ses actes ou ses idées, que par le mode de fonctionnement du mouvement nazi et de l'état hitlérien, par les réactions de la société allemande et par les modifications de l'environnement international. Pour eux, la politique de Hitler n'a pas eu la cohérence qu'on lui prête souvent... »<sup>12</sup>

Dans la plupart des cas, son personnage est uniquement mentionné par les autres. Il apparaît lui-même exclusivement dans deux scènes ; d'abord, il prononce un certain discours devant les officiers de la Wehrmacht. Toutefois, le lecteur ne sait pas de quoi il s'agit exactement, il n'y a pas le discours direct, on peut observer seulement les impressions détraquées d'Aue pendant la parole du *Führer*. Dans cet extrait, on peut déjà apercevoir les éléments fictifs :

« Après les discours d'introduction, le *Führer* fit son apparition. J'écarquillai les yeux : sur la tête et les épaules, par-dessus son simple uniforme feldgrau, il me semblait apercevoir le grand châle rayé bleu et blanc des rabbins. [...] Étais-je le seul à voir ce spectacle inouï ? »<sup>13</sup>

---

<sup>12</sup> JAUER, Annick, *Ironie et génocide dans Les Bienveillantes de Jonathan Littell*, (2008, 18 juin). Disponible sur: [<http://www.fabula.org/colloques/document982.php>]. Consulté le 13 avril 2016.

<sup>13</sup> LITTELL, Jonathan, *Les Bienveillantes*, op. cit., p. 667

D'un autre côté, il y a un plan entièrement fictif qui complète ce premier-là. Ce plan concerne les personnages fictifs, avant tout le narrateur Maximilien Aue avec toute sa famille, bien sûr (sa soeur jumelle Una avec son mari Berndt von Üxküll, sa mère Héloïse, son beau-père Aristide Moreau — à propos, son nom est emprunté au protagoniste du roman *L'éducation sentimentale* de Flaubert qui est souvent lu par Aue avec complaisance<sup>14</sup> — et les enfants mystérieux, Tristan et Orlando, qui probablement appartiennent à lui [Aue]), mais aussi d'autres personnages comme son ami fidèle Thomas Hauser, les commissaires Weser et Clemens, dr. Mandelbrod ou Hélène Anders.

Concernant les scènes fictives, on peut présenter une particulière dans laquelle figure le *Führer* pour la deuxième et la dernière fois en même temps. Il remet des décorations aux officiers, y compris Aue. Dans ce passage, la situation est décrite de nouveau d'une façon subjective par les yeux d'Aue; comme le discours direct, le *Führer* ne dit que : « *Mon bon Müller, mon fidèle Müller* ». Cette scène est tellement invraisemblable qu'elle donne l'impression d'une farce. Il peut sembler qu'elle ne convient pas dans le roman du tout à cause de son étrange caractère humoristique.

« *Au fur et à mesure que le Führer se rapprochait de moi – [...] – mon attention se fixait sur son nez. [...] Il avait une base épaisse et des ailes plates, une petite cassure de l'arête en relevait le bout ; c'était clairement un nez slave ou bohémien, presque mongolo-ostique. [...] Son haleine âcre, fétide, acheva de me vexer : c'était vraiment trop à supporter. Alors je me penchai et mordis son nez bulbeux à pleines dents, jusqu'au sang. Le Führer poussa un cri strident et bondit en arrière dans les bras de Bormann. »<sup>15</sup>*

---

<sup>14</sup> LEMONIER, Marc, *Les Bienveillantes décryptées*, op. cit., p. 34

<sup>15</sup> LITTELL, Jonathan, *Les Bienveillantes*, op. cit., p. 1369

Néanmoins, des formes précédentes de la farce ont apparus déjà en théâtre antique grec<sup>16</sup> et on verra bientôt que ce n'était pas une seule composante liée à la Grèce antique que l'auteur a utilisé dans son oeuvre.

### 3.3. Shoah vs. la Grèce

#### 3.3.1. L'inspiration par les mythes

En ce qui concerne le titre du livre, on peut constater que celui-ci est aussi influencé par la Grèce antique (en tant que la partie farcesque), concrètement par ses mythes. Sauf cela, il cache une certaine ironie. *Les Bienveillantes* réfèrent aux Érinyes, les divinités grecques. Cette dénomination sert comme un euphémisme pour qu'on ne doive pas prononcer leur véritable nom. En effet, elles ne sont pas bienveillantes du tout. Ce sont les créatures très terrifiantes, les filles de Gaïa et d'Ouranos. Elles ont « *les ailes d'oiseaux, la chevelure composée de serpents et les larmes de sang qui coulent perpétuellement de leurs yeux* ». Elles sont trois : Mégère, Alecto et Tisiphone qui est la plus importante dans ce lieu parce qu'elle est la déesse de la vengeance qui poursuit les criminels, avant tout les meurtriers qui ont commis le crime dans leur propre famille.<sup>17</sup>

Ici, on peut résumer brièvement le mythe d'Oreste. Oreste était le fils d'Agamemnon et sa femme Clytemnestre. Agamemnon était assassiné par des tueurs à gages envoyés par sa femme et son amant Égisthe. Oreste poussé par sa soeur Électre s'est déterminé à venger son père, donc il a tué sa mère avec son amant de ses propres mains. Pour ce crime épouvantable, il a commencé à être persécuté par les

---

<sup>16</sup> *The Editors of Encyclopaedia Britannica En ligne, Farce*. Disponible sur: [<http://www.britannica.com/art/farce>]. Consulté le 13 avril 2016.

<sup>17</sup> LEMONIER, Marc, *Les Bienveillantes décryptées*, op. cit., pp. 18-19

Érinyes qui le rendaient fou. Enfin, il a réussi à leur échapper grâce à la protection de la déesse Athéna.<sup>18</sup>

On peut remarquer que les parallèles entre le mythe d'Oreste et l'histoire de Maximilien Aue sont assez évidentes. Maximilien est probablement responsable du matricide et le meurtre de son beau-père (même s'il n'en se souvient pas). De plus, il a une soeur très aimée, Una (comme Oreste a sa soeur Électre) et un ami dévoué, Thomas qui joue le rôle de Pylade dans les mythes grecs. On peut trouver aussi les commissaires Weser et Clemens qui ont poursuivi Maximilien inlassablement en toute circonstance comme les Érinyes. Malgré tout cela, il y a une différence entre ces deux histoires. En cas d'Oreste, c'était Athéna qui l'a finalement protégé du mauvais sort. En revanche, il n'y avait personne qui aurait sauvé Aue. Bien sûr, dans la dernière scène, il y a Thomas qui l'a sauvé de commissaire Clemens, mais étant donné que Maximilien l'a successivement tué, tout d'un coup, il restait tout seul, tourmenté par chagrin et des souvenirs douloureux. C'est le moment où il était attrapé par les «Érinyes » de nouveau.

*« Je ressentais d'un coup tout le poids du passé, de la douleur de la vie et de la mémoire inaltérable, [...] , seul avec le temps et la tristesse et la peine du souvenir, la cruauté de mon existence et de ma mort encore à venir. Les Bienveillantes avaient retrouvé ma trace. »<sup>19</sup>*

Ce qui est aussi très intéressant est le fait que Maximilien Aue lui-même adore la tragédie Électre de Sophocle. Toutefois, il s'identifie plutôt avec Électre qu'avec son frère Oreste. C'est parce qu'Électre est une personne qui ne peut pas s'accommoder de la réalité que les assassins de son père ne seraient pas punis.

*« Mais tous ces événements frénétiques me restaient indifférents, [...] car j'avais fait une trouvaille merveilleuse, une édition de Sophocle. [...]*

---

<sup>18</sup> LEMONIER, Marc, *Les Bienveillantes décryptées*, op. cit., p. 19

<sup>19</sup> LITTELL, Jonathan, *Les Bienveillantes*, op. cit., p. 1390

*À la fin de l'année scolaire, notre classe organisa la représentation d'une tragédie, Électre justement [...] ; et je fus choisi pour le rôle principal. [...] Oreste réapparut, possédée par l'Érinye, je criais, vociférais mes injonctions dans cette langue si belle et souveraine, Va donc, encore un coup, si tu t'en sens la force, hurlais-je, je l'encourageais, le poussais au meurtre,...* »<sup>20</sup>

### 3.3.2. L'homosexualité

Enfin, il y a encore une similarité entre la Grèce antique et l'histoire de ce roman. Il s'agit de la question de l'homosexualité. Dans la Grèce antique, les relations intimes entre les hommes étaient tout à fait courantes. Surtout celles entre un homme mûr (éraste) et un garçon adolescent entre 12 et 18 ans (éromène) était même supportée. Ces liaisons étaient avant tout éducatives ; l'érase a transmis les informations au sujet de la politique et la vie sociale à éromène, en entretenant les rapports sexuels avec lui. La Grèce était favorable aussi à la représentation de l'homosexualité au théâtre, l'iconographie des vases, dans la poésie et la sculpture.<sup>21</sup>

En outre, les Grecs ont fondé une façon de combat sur la base de l'homosexualité. À Thèbes, ils ont créé une armée de trois cents hommes la plus renommée à cette époque-là. Chaque soldat avait un amant dans l'armée ce qui a appuyé leur courage. Au combat, ils excellaient justement grâce à ce lien solide.<sup>22</sup>

Dans l'Allemagne nazie, le point de vue sur l'homosexualité était bien pire. *Reichsführer*-SS Heinrich Himmler était obsédé de la lutte contre l'homosexualité. Il haïssait les homosexuels et il en avait peur. Selon lui, l'homosexualité était une maladie qui pouvait se diffuser parmi

---

<sup>20</sup> LITTELL, Jonathan, *Les Bienveillantes*, op. cit., p. 1390

<sup>21</sup> *La pédérastie en Grèce antique*. Disponible sur: [<http://www.lambda-education.ch/content/menus/histoire/antiquite.html>]. Consulté le 13 avril 2016.

<sup>22</sup> LITTELL, Jonathan, *Les Bienveillantes*, op. cit., p. 289

les jeunes hommes. À la suite de cela, ils étaient tous perdus et inutiles pour le *Reich*. De plus, ils étaient les grands menteurs qui manquaient la loyauté ce qui pouvait mener à la trahison.<sup>23</sup> Le *Führer* lui-même n'a pas abordé cette question au premier moment, mais un peu plus tard, il a commencé à avoir peur que les homosexuels puissent former un État dans l'État, une certaine organisation secrète qui ne poursuit pas les intérêts du peuple allemand. Donc pour Himmler et également Hitler, c'était plutôt la question politique qui représentait une certaine menace.<sup>24</sup>

En ce qui concerne Maximilien Aue, cette question l'a touché considérablement. Pendant toute la guerre, il maintenait les rapports sexuels avec les hommes. Déjà depuis le début du roman, on peut voir que l'homosexualité appartient à son existence.

*« Hélas pour la sainteté, je ne suis pas encore libéré de mes besoins. Ma femme, je l'honore encore de temps à autre, consciencieusement, avec peu de plaisir mais sans dégoût excessif non plus, afin de garantir la paix de mon ménage. Et de loin en loin, lors de voyages d'affaires, je me donne la peine de renouer avec mes anciennes mœurs ; mais ce n'est plus, quasiment, que par souci d'hygiène. Tout cela a perdu beaucoup de son intérêt pour moi. Le corps d'un beau garçon, une sculpture de Michel-Ange, c'est pareil : le souffle ne vient plus à me manquer. »*<sup>25</sup>

Il est possible d'affirmer que les tendances homosexuelles d'Aue ont influencé sa carrière. En raison d'elles, il a adhéré au *SD (Hauptamt Sicherheitsdienst*, « Bureau central du service de sécurité » ). Il s'est mêlé à l'attaque sur un officier de police dans le quartier tristement célèbre pour les rencontres des homosexuels. En conséquence de cet événement, il était emmené au bureau de la police criminelle où il a rencontré son futur ami le plus proche, Thomas Hauser. Celui-ci était le

---

<sup>23</sup> LITTELL, Jonathan, *Les Bienveillantes*, op. cit., p. 70

<sup>24</sup> Ibid., p. 288

<sup>25</sup> Ibid., p. 26

membre du *SD* et lui a offert l'adhésion en échange de la dissimulation de cette affaire.<sup>26</sup>

À propos, dans le roman de Robert Merle, *La mort est mon métier*, qui sera analysé plus tard, il n'y a aucune scène qui parlerait des homosexuels. Malgré cela, Rudolf Höss, dont l'autobiographie est devenue le modèle pour cette oeuvre, donne quelques informations à ce sujet. Surtout en prison (Höss était emprisonné au pénitencier de Brandebourg pendant sa vie), l'homosexualité était étendue vraiment abondamment. Les prisonniers plus jeunes de bonne mine étaient très demandés et des bagarres violentes se passaient à cause d'eux. Étant malins, certains parmi eux réclamaient de l'argent pour cela. Selon Höss, l'homosexualité dans tels établissements est innée seulement dans peu de cas. Par ailleurs, il s'agit du manque de sexe, mais avant tout, la majorité écrasante recourt à cet acte pour qu'on puisse profiter des occasions de la vie.

### 3.4. Shoah vs. ironie et humour

Bien qu'il puisse paraître qu'il est exclu de comporter les éléments de l'humour dans l'ouvrage qui s'occupe de la shoah, les extraits suivants nous montreront que c'est possible. Laissant de côté le cas avec la scène en forme de farce mentionnée ci-dessus, on peut dire que ces éléments de l'humour âpre sont généralement sous la forme de cynisme ou d'ironie. On peut les trouver à travers toute l'oeuvre parce que les énoncés d'Aue sont toujours remplis d'une certaine indifférence ironique, mais surtout dans le premier chapitre (chapitre d'introduction) dont l'action s'est déroulée après les événements de guerre en 1945.

*« Le suicide, bien entendu, reste une option. [...] ; et si je devais y avoir recours, voici comment je m'y prendrais : je placerais une grenade*

---

<sup>26</sup> LITTELL, Jonathan, *Les Bienveillantes*, op. cit., p. 113

*tout contre mon coeur et partirais dans un vif éclat de joie. [...], et les murs de mon bureau décorés de lambeaux. Aux femmes de ménage de nettoyer, elles sont payées pour ça, tant pis pour elles. »<sup>27</sup>*

ou

*« Vous êtes maintenant à même d'effectuer, à partir de ces chiffres, des exercices d'imagination concrets. Prenez par exemple une montre en main et comptez un mort, deux morts, trois morts, etc., toutes les 4,6 secondes [...], en essayant de vous représenter, comme s'ils étaient là devant vous, alignés, ces un, deux, trois morts. Vous verrez, c'est un bon exercice de méditation. »<sup>28</sup>*

Ces passages ironiques ne se rapportent pas sur le génocide lui-même mais sur ses interprétations. Toute l'ironie vient d'être vivant qui est interrogé et qui met en scène le questionnement et réflexions sur la réalité donnée. Donc d'une part, il s'agit de la vérité historique et d'autre part, c'est la vérité humaine. En effet, c'est vrai que ce mélange peut froisser les individus les plus sensibles.<sup>29</sup>

Ce fait provoque la question si l'ironie est vraiment immorale envers le sujet tellement sérieux ou si, au contraire, elle représente un moyen qui aide à restaurer la moralité en recherchant et émanant de la vérité. Selon quelques auteurs (Edouard Husson ou Michel Terestchenko), c'est juste la décence et le respect dû aux morts qui manquent dans ce roman ; on dit que Littell a le goût exagéré pour l'obscénité et qu'il banalise le mal. Mais quand même, cette obscénité peut être conforme à l'histoire. De plus, c'était juste l'ère nazie qui a banalisé le mal puisque les nazis à cette époque-là ne se rendaient pas

---

<sup>27</sup> LITTELL, Jonathan, *Les Bienveillantes*, op. cit., p. 14

<sup>28</sup> Ibid., p. 31

<sup>29</sup> JAUER, Annick, *Ironie et génocide dans Les Bienveillantes de Jonathan Littell*, (2008, 18 juin). Disponible sur: [<http://www.fabula.org/colloques/document982.php>]. Consulté le 13 avril 2016.

compte quelles horreurs ils commettaient. Pour eux, il s'agissait des tâches courantes.<sup>30</sup>

### 3.5. Shoah vs. musique

Littell a élaboré son oeuvre vraiment en détail. Ce fait se rapporte aussi aux chapitres particuliers ; chacun d'eux a son propre nom unique : Toccata, Allemandes I et II, Courante, Sarabande, Menuet (en rondeaux), Air et Gigue. En effet, ce sont les différents mouvements d'une suite de Bach.<sup>31</sup> Ces titres ne sont pas affiliés aléatoirement, ils correspondent au rythme de la narration. Par exemple, Toccata est une composition qui était jouée depuis XV<sup>e</sup> siècle au début des offices ou des concerts. Elle a une forme libre, pleine d'improvisations et modifications mélodiques qui servent à la démonstration du talent de l'artiste et aussi comme un moyen pour son expression.<sup>32</sup> De la même manière, le premier chapitre intitulé *Toccata* a la fonction du prologue dans ce roman. Le narrateur initie le lecteur aux événements qui se sont déroulés dans le passé, il parle très franchement et il transmet beaucoup d'informations au rythme assez rapide.

En revanche, tout le chapitre *Air* traite uniquement de séjour d'Aue au château abandonné par sa soeur près d'Alt Draheim. Il y passe environ un mois en convalescence après la blessure à la tête. Le rythme est plus lent, Aue seulement explore la maison en fantasmant constamment sur sa soeur d'une manière impudique. Encore, on peut voir la ressemblance entre le contenu du chapitre et la forme musicale, telle que l'*air*. Air représente une simple mélodie vocale ou instrumentale

---

<sup>30</sup> JAUER, Annick, *Ironie et génocide dans Les Bienveillantes de Jonathan Littell*, (2008, 18 juin). Disponible sur: [<http://www.fabula.org/colloques/document982.php>]. Consulté le 13 avril 2016.

<sup>31</sup> LEMONIER, Marc, *Les Bienveillantes décryptées*, op. cit., p. 20

<sup>32</sup> *Toccata*, *Encyclopédie Larousse En ligne*. Disponible sur: [<http://www.larousse.fr/encyclopedie/musdico/toccata/170395>]. Consulté le 13 avril 2016.

qui est devenue une sorte de récit.<sup>33</sup> Dans ce cas, il s'agit d'une seule ligne d'action qui ne change pas beaucoup et dans laquelle, il y a seulement un personnage principal.

Les titres spéciaux des chapitres ne sont pas une seule chose dans le roman qui concerne la musique. Par l'intermédiaire de héros central, l'auteur mentionne les noms des compositeurs parmi lesquels, il y a J. S. Bach mais aussi beaucoup de compositeurs français comme J.-P. Rameau, F. Couperin, L.-C. Daquin ou A. Forqueray. Selon le roman, Aue est un grand admirateur de la musique, notamment la musique baroque, bien qu'il lui-même ne joue aucun instrument. Il est possible de dire que la musique influence largement ses sentiments et actions. On peut illustrer cela sur la scène où il assassine l'organiste dans une église en Pologne après avoir écouté son interprétation de *L'Art de la fugue* de Bach. Cet acte est assez inattendu parce qu'en effet, Aue a tué dans sa vie peu de personnes et en plus, seulement quand il fallait.

*« Un vieillard, près de l'autel, jouait L'art de la fugue, le troisième contrepunt, je pense, avec ce beau roulement de la basse qu'à l'orgue on rend à la pédale. [...] Or au lieu de m'apaiser cette musique ne faisait qu'attiser ma rage, je trouvais cela insoutenable. [...] Lorsqu'il les [registres] referma d'un coup sec, à la fin de la fugue, je sortis mon pistolet et lui tirai une balle dans la tête. [...] „C'est à cause de ces junkers corrompus que l'Allemagne perd la guerre. Le national-socialisme s'effondre et eux jouent du Bach. Ça devrait être interdit.” »<sup>34</sup>*

À part les compositeurs, Littell mentionne souvent les auteurs différents en citant les fragments de leurs oeuvres. Ce ne sont pas seulement les écrivains comme par exemple Stendhal ou Tertullianus, les historiens importants comme Heródote, les hommes de politique

---

<sup>33</sup> *Aria*, Encyclopédie Larousse En ligne. Disponible sur: [http://www.larousse.fr/encyclopedie/musdico/aria/165900]. Consulté le 13 avril 2016.

<sup>34</sup> LITTELL, Jonathan, *Les Bienveillantes*, op. cit., p. 1329

(Sophocle), mais avant tout les philosophes : Arthur Schopenhauer, Maître Eckhart, Emmanuel Kant ou Søren Kierkegaard.

Aue est donc un homme très cultivé qui s'intéresse beaucoup à la littérature, la musique, l'histoire et philosophie ce qui peut étonner le lecteur à cause des préjugés, selon lesquels le nazi est seulement une bête humaine sans n'importe quel sentiment artistique ou social.

## 4. LE PERSONNAGE CENTRAL

### 4.1. Maximilien Aue vs. Jonathan Littell

L'histoire de ce roman est racontée à la première personne du point de vue d'un « héros » fictif Maximilien Aue, l'officier du SS et un national-socialiste convaincu. C'est un homme très intelligent, instruit et lettré. Il est né le 10 octobre 1913. Le lecteur attentif s'apercevra que l'auteur a attribué à son personnage-narrateur sa propre date d'anniversaire.<sup>35</sup>

Cependant, ce n'est pas une seule chose que ces deux ont en commun. Le reporter Daniel Cohn-Bendit du journal français *Le Figaro* a remarqué lors d'une interview avec Littell qu'en ce qui concerne son roman, c'est juste le personnage de Maximilien Aue qui est le plus surprenant. Excepté le fait qu'il s'agit d'un grand intellectuel, c'est aussi parce qu'il est franco-allemand, sa culture n'est pas donc simplement allemande.<sup>36</sup> Alors, on pourrait dire qu'il n'est pas un « véritable » nazi. La réaction de Littell à cette observation est la suivante:

*« Très pragmatiquement, comme je ne suis pas allemand, je ne parle pas allemand, il est un peu difficile pour moi d'avoir des paramètres 100 % allemands. Ça m'aide un peu pour tricher, on va dire. Ça, c'est le côté pratique... »*<sup>37</sup>

Il est bien visible que Littell s'est efforcé de créer tel protagoniste qui lui rassemblerait puisqu'il a voulu que son personnage fictif donne l'impression d'un homme véritable. On peut le voir à base de cette

---

<sup>35</sup> RASSON, Luc, *De la critique littéraire considérée comme un exercice de mépris*, (2013, juin-juillet). Disponible sur: [<http://www.fabula.org/acta/document6275.php>]. Consulté le 13 avril 2016.

<sup>36</sup> Daniel Cohn-Bendit-Jonathan Littell: « *Les Bienveillantes* », *l'Allemagne et sa mémoire*, (2008, 3 mars). Disponible sur: [<http://www.lefigaro.fr/debats/2008/03/03/01005-20080303ARTFIG00467-daniel-cohn-bendit-jonathan-littell-lesbienveillantes-l-allemande-et-sa-memoire-.php>]. Consulté le 13 avril 2016.

<sup>37</sup> Ibid.

déclaration mais aussi à ce qui était déjà indiqué auparavant ; tous les deux sont à moitié Français et donc parlent français et ils ont un raisonnement partiellement français, tous les deux vivaient au sud de la France et après étudiaient à Paris.

Enfin, il y a un aspect présenté par un site web *Fabula* qui s'occupe entre autre des informations sur la recherche universitaire littéraire. Il réfléchit au fait pourquoi l'auteur a choisi la méthode de la narration à la première personne. Comme il était déjà mentionné, l'auteur et Maximilien Aue ont beaucoup en commun ; pas seulement la nationalité et le jour de la naissance (sauf la même année bien sûr), mais aussi la vaste connaissance des ouvrages « sur le sujet ».

Mais pourquoi le narrateur de ce roman serait-il l'auteur ? Pourquoi le personnage principal serait le porte-parole des idées de l'auteur ? Selon le web, cette parenté entre l'auteur et le personnage principal est tellement ironique qu'elle suggère seulement le fait que tout le monde peut devenir un bourreau si cruel. Alors, bien au contraire, tous les lecteurs peuvent s'identifier avec Maximilien Aue et réfléchir comment on se comporterait si on avait été le nazi dans ces circonstances. Néanmoins, certains critiques citent qu'il est possible de s'identifier trop avec le personnage ce qui empêche la création de la distance nécessaire par rapport aux faits.<sup>38</sup> Cette réalité est de nouveau un peu ironique.

## **4.2. La personnalité d'Aue**

### **4.2.1. Le point de vue sur la vie**

La vie du personnage principal est assez tourmentée. Déjà son enfance n'était pas calme et joyeux. Son problème principal consistait au fait qu'il n'aimait pas son existence ; il haïssait sa propre mère – (avant

---

<sup>38</sup> JAUER, A. *Ironie et génocide dans Les Bienveillantes de Jonathan Littell*. Disponible sur: [<http://www.fabula.org/colloques/document982.php>]. Consulté le 15 juillet 2017.

tout) parce qu'elle l'a accouché. Concernant cette question, il était d'accord avec le récit de Nachúm ben Ibrahim, un juif qu'il a rencontré au Caucase. Le récit était tiré du Livre de la création de l'enfant des Petits Midraschim.

*« Et lorsque vient le moment où il doit venir au monde, l'ange se présente devant lui et lui dit : Sors, car le moment est venu de ton apparition au monde. Et l'esprit de l'enfant répond : J'ai déjà dit devant celui qui fut là que je suis satisfait du monde dans lequel j'ai vécu. Et l'ange lui répond : Malgré toi, tu as été formé dans le corps de ta mère, et malgré toi, tu es né pour venir au monde. Aussitôt l'enfant se met à pleurer. Et pourquoi pleure-t-il ? À cause du monde dans lequel il avait vécu et qu'il est obligé de quitter. »<sup>39</sup>*

Aue était bien convaincu à propos de cet avis sur la vie. Il a déclaré qu'il avait été content dans l'utérus de sa mère et que sa naissance avait représenté une punition pour lui. Comme il s'est beaucoup intéressé à la philosophie, il réfléchissait sur ces affaires en mentionnant la citation de Schopenhauer qui aussi parle de la vanité de l'existence.

*« Ce serait mieux s'il n'y avait rien. Comme il y a plus de douleur que de plaisir sur terre, toute satisfaction n'est que transitoire, créant de nouveaux désirs et de nouvelles détresses, et l'agonie de l'animal dévoré est plus grande que le plaisir du dévoreur. »<sup>40</sup>*

Alors, il est possible de constater que Maximilien Aue est un homme qui est vraiment mécontent dans la vie. Pour lui, son existence est seulement une nécessité qu'on ne peut pas renverser. Et ainsi qu'il est nécessaire de vivre, il est nécessaire de se comporter d'une certaine manière d'après les circonstances différentes. Pour lui, c'est inévitable. Une seule façon d'éviter cela est de commettre un suicide ; mais ceux-ci ne l'attire pas. Selon ses paroles, c'est peut-être parce qu'il suit une

---

<sup>39</sup> LITTELL, Jonathan, *Les Bienveillantes*, op. cit., p. 407

<sup>40</sup> Ibid., p. 32

certaine discipline philosophique, selon laquelle il faut faire face à son existence.<sup>41</sup>

#### 4.2.2. L'homme ordinaire ?

Peu de temps après le début du récit, Aue s'adresse au lecteur en déclarant qu'il est un homme ordinaire, comme tous les autres. Il dit aussi qu'en étant dans son lieu, on se comporterait tous de la même manière comme lui parce qu'on serait forcé par les circonstances.<sup>42</sup> Or Maximilien Aue n'est pas décidément un homme comme tout le monde et il ne mène pas une vie ordinaire et n'a pas les traits ordinaires du tout. On peut prouver cela sur les plusieurs faits.

Premièrement, comme il était déjà mentionné, il hait sa mère même si elle était toujours gentille avec lui. Il dit qu'il était même « *mortellement allergique au lait de son sein* ». Excepté le fait qu'il la déteste pour sa naissance, il l'accuse de la disparition de son père qui les a abandonnés quand Max avait huit ans. En réalité, sa mère souffre successivement de dépression et elle se livre à l'alcool. Mais cela le seulement dégoûte.<sup>43</sup> Il avait pitié de sa mère uniquement une fois quand il l'a persuadé d'acheter un piano quoiqu'ils n'aient pas été si riches. Malheureusement, il a cessé de jouer très tôt et sa mère l'a enfin revendu à perte. Néanmoins, il est convaincu que c'était aussi sa faute parce qu'elle devrait être plus stricte en le poussant à jouer.<sup>44</sup> Alors, il paraît que ses sentiments négatifs envers sa mère ont une base assez solide ; il n'est pas capable de lui pardonner quoi que ce soit.

Par contre, il aime immensément sa soeur jumelle Una. Il désire son amour pendant toute sa vie. Il rencontre un grand nombre de gens, mais personne ne peut le tellement enchanteur comme justement celle-ci.

---

<sup>41</sup> LITTELL, Jonathan, *Les Bienveillantes*, op. cit., p. 13

<sup>42</sup> Ibid., pp. 37-43

<sup>43</sup> Ibid., p. 531

<sup>44</sup> Ibid., p. 40

Leur relation trop proche commence déjà dans leur enfance. À l'adolescence, toutefois, elle exacerbe dans telle mesure qu'ils maintiennent les rapports incestueux ensemble. Quand ils se rencontrent à leur âge adulte après les années, ils ont encore vraisemblablement des rapports sexuels. Pourtant, sa soeur est, contrairement à lui, capable de se séparer du passé et plus tard, elle se marie sans hésitation. Mais Maximilien l'aime toujours en ne comprenant pas que beaucoup de choses ont changé.

*« „Pourquoi l'as-tu épousé ?“ Elle s'arrêta et me regarda attentivement : „Je n'ai pas de comptes à te rendre. Mais si tu veux savoir, je l'aime.“ Je la regardai à mon tour : „Tu as changé.“ – „Tout le monde change. Toi aussi tu as changé.“ Nous reprîmes notre marche. „Et toi, tu n'as aimé personne?“ demanda-t-elle. – „Non. Je tiens mes promesses, moi.“ – „Je ne t'en ai jamais fait.“ – „C'est vrai“, reconnus-je. – „De toute manière, continua-t-elle, l'attachement obstiné à des promesses anciennes n'est pas une vertu. Le monde change, il faut savoir changer avec. Toi, tu restes prisonnier du passé.“ – „Je préfère parler de loyauté, de fidélité.“ – „Le passé est fini, Max.“ »<sup>45</sup>*

Cependant, sa relation incestueuse n'est pas une seule déviation de la norme sexuelle. Comme il a été mentionné ci-dessus, Aue a un nombre de relations homosexuelles lesquelles il entretient déjà depuis son séjour au pensionnat auprès d'établissement religieux de Nice. Malgré cela, il ne se sent pas comme un homosexuel, il n'a jamais aimé quelconque. Pour lui, les hommes sont seulement un substitut. Puisqu'en réalité, il souhaiterait devenir une femme. Il aime sa soeur dans telle mesure qu'il désire être non seulement comme elle, mais être elle justement.<sup>46</sup>

Enfin, laissant de côté le fait que Maximilien Aue est l'un de ceux qui sont responsables de l'extermination de millions de Juifs (puisque la

---

<sup>45</sup> LITTELL, Jonathan, *Les Bienveillantes*, op. cit., p. 692

<sup>46</sup> Ibid., p. 41

question de responsabilité est quelque peu contestable), on peut citer encore une preuve que dans son cas, il ne s'agit pas d'un homme ordinaire – il est le tueur de ses proches. Il était esquissé auparavant qu'il a tué sa propre mère et aussi son beau-père. Il est vrai que cet acte n'est pas décrit explicitement dans le roman et même le narrateur n'est pas sûr s'il était le malfaiteur, néanmoins, c'est assez probable. Toutes les traces témoignent contre lui et en plus, de temps en temps, il souffre de délire qui lui obscurcit la pensée.

Dans le récit, il y a une information énormément intéressante qui touche justement un de ses délires. Quand Maximilien est à Stalingrad, il est blessé par une balle dans sa tête et en conséquence, il voit les scènes étranges avec le zeppelin et les nains, mais avant tout, il aperçoit les deux garçons, les jumeaux monozygotes.

*« J'entendis quelque chose et tournai la tête : deux jeunes garçons, des jumeaux identiques, me regardaient en silence. D'où diable étaient-ils donc sortis ? Je me redressai et me reculottai ; mais déjà ils avaient fait demi-tour et s'en allaient. Je bondis derrière eux en les hélant. Mais je ne pouvais les rattraper. Je les poursuivis longtemps. »<sup>47</sup>*

Ce fait est bien étonnant parce qu'à ce moment-là, Maximilien n'entend rien à propos de ces garçons. Il sait de leur existence entièrement inconsciemment. Il y avait la mention d'eux déjà au début de cette analyse. Ce sont les enfants assez mystérieux parce que Maximilien les rencontre plus tard chez sa mère et son beau-père qui les élèvent. De plus, sa soeur Una a un grand faible pour eux. Elle ne veut pas répondre à sa question qui sont-ils. Maximilien a donc la suspicion qu'il s'agit des Juifs cachés. Cependant, encore une possibilité s'offre : Dans le livre, ce n'est pas dit explicitement, mais il est probable qu'ils sont les enfants faits par l'intermédiaire de leur relation incestueuse.

---

<sup>47</sup> LITTELL, Jonathan, *Les Bienveillantes*, op. cit., p. 609

Sans tenir compte de cette curiosité, on peut constater qu'il a probablement assassiné sa mère en délire pareil. Toutefois, un jour, il devient un tueur pendant une pleine lucidité et en supplément, il s'agit de son meilleur ami Thomas qui l'a aidé avec tout.

*« Thomas, sa carabine posée contre la balustrade du petit pont, s'était accroupi auprès du corps de Clemens, [...] Près de lui, je remarquai un gros barreau de fer, arraché à une cage toute proche par une explosion. Je le soulevai, le soupesai, puis l'abattis à toute force sur la nuque de Thomas. J'entendis craquer ses vertèbres et il bascula en avant, foudroyé, en travers du corps de Clemens. [...] Puis je retournai Thomas dont les yeux étaient encore ouverts et déboutonnai sa tunique. Je dégrafai la mienne et fis rapidement l'échange avant de le retourner de nouveau sur le ventre. J'inspectai les poches : en plus de l'automatique et des billets de banque de Clemens, il y avait les papiers de Thomas, ceux du Français du STO, et des cigarettes. Je trouvai les clefs de sa maison dans la poche de son pantalon ; mes propres papiers étaient restés dans ma veste. »<sup>48</sup>*

Au premier regard, cet acte affreux est tout à fait inattendu et insensé. Pourquoi on tuerait quelqu'un si proche qui était tout le temps du côté de nous et grâce à qui, on a survécu plusieurs fois, au fait exactement dans cette situation ? La première possibilité est telle qu'Aue est, en bref, un fou insensible. Excepté sa soeur, il n'aime vraiment personne donc il ne regrette la mort de personne. Il seulement passe à travers la vie en ignorant le sort des autres. Ou il y a la deuxième possibilité : ce meurtre est entièrement spontané et irréfléchi et probablement, il s'agit de dernière lueur d'un instinct de conservation. Il n'est pas possible de se comporter d'une autre manière pour qu'il survive. Il se rend compte que seulement l'un d'eux va échapper à l'Armée rouge – probablement, c'est l'une des dernières chances de rester en vie.

---

<sup>48</sup> LITTELL, Jonathan, *Les Bienveillantes*, op. cit., p. 1390

En tout cas, on peut dire que tous ces aspects signalent que Maximilien Aue n'est pas certainement « un homme ordinaire » comme il déclare avec conviction ; il a la sexualité hors de commun, il maintient les relations bizarres au cercle familial et enfin, il est le tueur de ses plus proches. Il est donc possible de polémiquer avec l'authenticité des autres faits qu'il mentionne. Certains événements pouvaient se dérouler tout à fait différemment. « Bref, Max Aue *ne peut pas être cru sur parole.* »<sup>49</sup>

Malgré tout cela, le lecteur incline à sympathiser avec lui. Bien qu'Aue ne soit pas un homme ordinaire et on ne suppose pas que le lecteur lui ressemble, on va probablement comprendre son comportement. Celui-ci est influencé par les effets extraordinaires et avant tout – il est humain. Par ailleurs le fait que l'histoire est écrite à la première personne incite le lecteur à s'identifier avec ce protagoniste.

#### **4.2.3. La responsabilité morale**

Généralement, quand on parle de la shoah, la culpabilité est attribuée simplement aux tous les assassins de Juifs. Cependant, il est tout à fait difficile de distinguer les coupables de ceux qui sont innocents. Maximilien Aue s'occupe de cette problématique en réfléchissant sur quelques faits suivants.

Pendant la guerre, les citoyens de sexe masculin perdaient leur droit de vivre, mais ce qui est même bien pire – ils perdaient le droit de ne pas tuer. C'était souvent en opposition avec la conviction de ces gens, mais personne ne s'intéressait pas. Il ne leur restait que croire à la justesse ou nécessité du génocide. Et qui est donc coupable si cette croyance était erronée ? Ce n'est pas possible de constater que quelqu'un qui a exécuté un pauvre condamné est un seul avec la

---

<sup>49</sup> RASSON, Luc, *De la critique littéraire considérée comme un exercice de mépris* (2013, juin-juillet). Disponible sur: [<http://www.fabula.org/acta/document6275.php>]. Consulté le 18 avril 2016.

responsabilité. Il y avait aussi quelqu'un qui l'a amené et quelqu'un qui a décidé de sa mort. Le tireur est seulement le dernier maillon de chaîne.<sup>50</sup>

Le cas pareil concerne le programme *Euthanasie* ou *T-4*, l'extermination des personnes handicapées physiquement ou mentalement. Lors cette action, les malades choisis étaient tués en raison de la collaboration des plusieurs personnes ; des infirmières les déshabillaient, des médecins les examinaient et plaçaient dans la pièce déterminée pour leur suppression où un technicien ouvrait le robinet du gaz et quelques employés ensuite rangeaient les corps. Il y avait encore des policiers qui constataient la mort et établissaient les certificats de décès. Aue mentionne que même si ainsi ensemble, il s'agissait des crimes, pour chacun d'eux, c'étaient enfin les opérations tout à fait courantes. La même situation est par exemple avec la transportation des Juifs dans les camps de concentration – il y avait un aiguilleur à cause duquel, milliers de Juifs parvenaient aux camps et mouraient.<sup>51</sup>

Sur la base de ces réflexions, Aue souligne que si on veut inculper quelqu'un, il est exclu d'accuser seulement les « bourreaux » parce qu'il s'agit de la culpabilité collective ; c'était tout le système qui était dépravé. Sans toutes les personnes qui ont contribué par leur petite partie, Hitler serait complètement impuissant et ridicule. Aue donc avoue qu'il personnellement s'est aussi rendu coupable et ensuite, il s'adresse au lecteur en déclarant qu'il [lecteur] aurait décidément commis les mêmes délits.<sup>52</sup> C'est au fait une autre preuve qu'Aue se sent un homme ordinaire ; il est persuadé que presque tout le monde obéit à ce qu'on lui dit – et il n'est pas une exception.

---

<sup>50</sup> LITTELL, Jonathan, *Les Bienveillantes*, op. cit., p. 34

<sup>51</sup> Ibid., p. 36

<sup>52</sup> Ibid., p. 37

#### 4.2.3.1. Le problème de dépersonnalisation des actions

Cette affaire a un rapport étroit avec la responsabilité morale et la culpabilité collective pour les actes commis pendant la Seconde Guerre mondiale. Beaucoup de gens n'admettaient pas du tout que cela les concernait. Aue remarque que c'était probablement un problème linguistique qui résidait en l'utilisation inappropriée de la langue. En premier lieu, il y avait un terme *Endlösung* (solution finale) ou *völlige Lösung* (solution complète). Il est vrai qu'il s'agissait d'un euphémisme, mais c'était seulement parce que le sens du mot a changé au cours du temps. Tout d'abord, ce terme était utilisé pour l'exclusion de la vie publique, puis l'exclusion de la vie économique, puis l'émigration et finalement, l'extermination totale. Cela veut dire que le signifié a changé considérablement, tandis que le signifiant restait sans modification. Les gens donc vraisemblablement croyaient à la justesse du signifiant *Endlösung* même s'il décrivait déjà un autre fait.<sup>53</sup>

Il existait d'autres euphémismes, cite Aue, qui étaient regroupés sous le terme *Sprachregelungen* (réglementation du langage), à savoir *Sonderbehandlung* (traitement spécial), *abtransportiert* (transporté plus loin), *entsprechend behandelt* (traité de manière appropriée), *Wohnsitzverlegung* (changement de domicile) ou *Executivmassnahmen* (mesures exécutives).<sup>54</sup>

Ces tendances langagières ont influencé toute la parole, on peut le voir aussi sur l'utilisation des tournures passives. Alors, on n'a pas dit par exemple « Nous avons convoyé les Juifs aux mesures spéciales » mais « les Juifs ont été convoyés aux mesures spéciales ». Ou on disait « il a été décidé que... », « cette tâche difficile a été accomplie », etc. Aue évalue cette inclination par les mots suivants :

---

<sup>53</sup> LITTELL, Jonathan, *Les Bienveillantes*, op. cit., p. 901

<sup>54</sup> Ibid., p. 902

« ...et ainsi les choses se faisaient toutes seules, personne ne faisait jamais rien, personne n'agissait, c'étaient des actes sans acteurs, ce qui est toujours rassurant, et d'une certaine façon ce n'étaient même pas des actes, car par l'usage particulier que notre langue nationale-socialiste faisait de certains noms, on parvenait, sinon à entièrement éliminer les verbes, du moins à les réduire à l'état d'appendices inutiles [...], et ainsi, on se passait même de l'action, il y avait seulement des faits, des réalités brutes soit déjà présentes, soit attendant leur accomplissement inévitable, ... »<sup>55</sup>

Selon ce témoignage, il est possible de dire qu'il est important d'appeler les choses par leur nom parce que sinon, les gens sont persuadés qu'il n'y a rien de grave. D'ailleurs, comme Hanns Johst a écrit : « *Man lebt in seiner Sprache* » (=L'homme vit dans sa langue.)<sup>56</sup>

#### 4.2.3.2. La réflexion sur le Bien et le Mal

Aue parle aussi du sujet de distinction entre le Bien et le Mal. Il dit qu'un homme n'est pas bien ou mal par nature. En général, on juge si un homme est bien ou mal d'après le fait comment il se comporte envers les autres êtres humains. Selon lui, ce jugement n'est pas suffisant. Par exemple, il y avait un certain homme nommé Döll qui tuait ou faisait tuer beaucoup de gens, mais par contre, il était bon envers ses proches et il respectait les lois. La loi sert comme un mécanisme de régulation qui marque les limites des besoins humains. Il faut ajouter que pour la majorité de gens, la loi est la même chose comme la morale. Dans ce cas, il est possible de constater, que cet homme était bon. Puisque, être un bon Allemand signifie obéir aux lois et donc au *Führer*. Il est toujours nécessaire d'avoir quelque autorité plus haute ; c'est exclu que chaque personne aurait droit de décider si quelque chose est bon ou mal, tout le monde ne peut pas être un législateur. Il est normal de respecter le

---

<sup>55</sup> LITTELL, Jonathan, *Les Bienveillantes*, op. cit., p. 902

<sup>56</sup> Ibid., p. 903

consensus commun. C'est pourquoi, il est difficile de distinguer si un individu fait le Bien ou le Mal.<sup>57</sup>

#### 4.2.4. Comportement d'Aue

On a présenté beaucoup d'informations au sujet des opinions d'Aue sur la vie, philosophie ou la morale et maintenant, on va montrer quelques aspects concrets de son comportement.

Premièrement, quand le *Standartenführer* Blobel a transmis l'ordre qui concernait la suppression de toute la population juive (cela veut dire également les femmes avec enfants) qui était délivré par le *Reichsführer*, Aue était choqué, il sentait l'horreur mais à l'extérieur, il restait calme. Il savait qu'il était nécessaire d'obéir et que d'essayer d'éviter cette tâche est inutile. S'il avait été déplacé à un autre poste, quelqu'un d'autre aurait effectué son travail. Il était donc prêt d'accomplir cet ordre lui-même.<sup>58</sup>

Toutefois, il sentait vraiment la pitié envers les Juifs. Quand il a perdu un de ses amis, petit garçon juif Yakov, une grande tristesse s'emparait de lui. Il compatissait aussi avec les officiers SS. En conséquence, il s'est occupé de leur état psychique.

*« Je croyais maintenant mieux comprendre les réactions des hommes et des officiers pendant les exécutions. [...] Dans beaucoup de cas, en venais-je à me dire, ce que j'avais pris pour du sadisme gratuit, la brutalité inouïe avec laquelle certains hommes traitaient les condamnés avant de les exécuter, n'était qu'une conséquence de la pitié monstrueuse qu'ils ressentaient et qui, incapable de s'exprimer autrement, se muait en rage, mais une rage impuissante, sans objet, et qui devait donc presque inévitablement se retourner contre ceux qui en étaient la cause première. »<sup>59</sup>*

---

<sup>57</sup> LITTELL, Jonathan, *Les Bienveillantes*, op. cit., pp. 845-848

<sup>58</sup> Ibid., p. 150

<sup>59</sup> Ibid., p. 216

Il est intéressant que Maximilien Aue rencontre aussi l'officier Rudolf Höss qui est sous le nom Rudolf Lang un protagoniste du roman *La mort est mon métier* de Robert Merle. Il décrit son personnage par les mots suivants : *Höss est un homme travailleur, coriace et bouché, sans imagination. Il ne montre aucune émotion.* À la différence d'Aue, il semble que Höss n'a pas pitié avec personne. Il est plus pratique et moins émotionnel. Aue a déclaré qu'il était désespéré à cause du calme glacial de Höss qu'il a montré lors la visite du camp de concentration à Auschwitz. Chaque fois où il y avait quelque problème, Höss a affirmé que ce n'était pas sa préoccupation et il blâmait les autres. Aue était surpris qu'il n'ait ressenti aucune responsabilité.

Enfin, on peut voir une autre différence entre Maximilien Aue et Rudolf Höss. Aue lui-même avoue qu'il a le problème avec la tuerie.

« *“C'est surprenant que vous n'aimiez pas la chasse”, commenta Speer. Tout à mes pensées, je répondis sans réfléchir : “Je n'aime pas tuer, Herr Reichsminister.” Il me jeta un regard curieux et je précisai : “Il est parfois nécessaire de tuer par devoir, Herr Reichsminister. Tuer pour le plaisir, c'est un choix.”* »<sup>60</sup>

Cette information peut sembler un peu inattendu puisque généralement, on suppose que les nazis ont presque la passion en liquidation de leurs ennemis. Néanmoins, Maximilien Aue est sûrement un officier SS singulier et cette connaissance est une de choses qui le prouve.

En résumé, bien que Maximilien Aue soit un nazi, il s'agit d'un homme bien émotionnel et instruit. Il adore l'art et la musique, il est aussi capable d'aimer les gens ; comme l'exemple, on peut présenter sa soeur Una, le camarade Thomas Hauser ou l'ami juif Yakov. Il s'occupe de la justice et le sort des victimes, au même titre comme de l'état psychique

---

<sup>60</sup> LITTELL, Jonathan, *Les Bienveillantes*, op. cit., p. 1004

des officiers nazis ayant pour le devoir les exécuter. Il effectue toujours tous les ordres en étant persuadé que toute la société porte la culpabilité, y compris lui-même.

## 5. ROBERT MERLE, L'AUTEUR DU ROMAN « LA MORT EST MON METIER »

Robert Merle est un romancier, dramaturge et essayiste français. Il est né le 28 août 1908 en Algérie Française dans la ville de Tébessa. Son père était l'officier qui meurt aux Dardanelles pendant la Première Guerre mondiale. Merle étudiait le lycée Louis-le-Grand à Paris et il était le titulaire d'une licence de la philosophie et l'anglais. Ensuite, il est devenu professeur à plusieurs lycées, notamment à Neuilly-sur-Seine où il a fait la connaissance du philosophe Jean-Paul Sartre. Il a appliqué ses connaissances de philosophie également dans ses oeuvres par l'intermédiaire des réflexions diverses.<sup>61</sup>

Il travaillait comme interprète auprès de l'armée britannique en 1939. En juin 1940, il était capté par les Allemands et emprisonné à Zuydcoote et ensuite soumis aux travaux forcés dans une usine de Dortmund. Après sa tentative d'évasion, il était transféré au Stalag VI D et puis au Stalag I A (ce sont les camps de prisonniers en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale qui étaient réservés aux hommes de troupe ou aux sous-officiers). En 1943, Merle était rapatrié et il est devenu agent de liaison auprès de l'armée britannique à Dunkerque.<sup>62</sup>

Merle était l'auteur des plusieurs romans et aussi des drames. Il travaillait également comme traducteur de l'anglais. On connaît ses traductions des oeuvres d'Oscar Wilde, Jonathan Swift et d'autres écrivains. Dans ses livres, il s'occupe souvent du sujet de la guerre, plus précisément de la violence et des horreurs commises pendant sa durée. Il réfléchissait sur le fait ce qui a poussé un très grand nombre de gens (on peut même dire la société) à commettre ces crimes en cherchant la

---

<sup>61</sup> *Robert Merle*. Disponible sur: [<http://www.de-plume-en-plume.fr/membre/2435>]. Consulté le 24 juillet 2017.

<sup>62</sup> Ibid.

cause. Il a utilisé ces expériences de guerre (il raconte les événements qui se sont passés à Dunkerque) dans son premier roman *Week-end à Zuydcoote*. Après son début littéraire, il continuait l'écriture et en 1952, il a publié le roman *La mort est mon métier*. Les réflexions sur la motivation pour la haine et la violence au cours de la Seconde Guerre mondiale se trouvent aussi dans cette oeuvre.<sup>63</sup>

### 5.1. L'inspiration pour l'écriture

En 1950, Robert Merle était impressionné par le livre de Gustave Gilbert traitant le Procès de Nuremberg. Gilbert était le psychologue et comme le capitaine dans la réserve de l'armée américaine, il était responsable de maintenir le contact avec les détenus de l'holocauste. Après une étude de son oeuvre, Merle était étonné par la déshumanisation totale des bourreaux dans telle mesure qu'il a commencé à s'interroger comment un individu qui appartient à la société humaine peut atteindre à un niveau d'inhumanité si haut. À cause de cela, il a décidé de rédiger un roman en montrant que les chefs militaires de l'holocauste n'étaient pas des assassins sadiques, mais des « *technocrates absolument déshumanisés* ». <sup>64</sup> Après tout, l'auteur lui-même s'exprime dans la préface de son roman ainsi :

« *C'est un de ces hommes que j'ai voulu décrire dans La Mort est mon Métier. Qu'on ne s'y trompe pas : Rudolf Lang n'était pas un sadique. Le sadisme a fleuri dans les camps de la mort, mais à l'échelon subalterne. [...]* Il y a eu sous le Nazisme des centaines, des milliers, de Rudolf Lang, moraux à l'intérieur de l'immoralité, consciencieux sans conscience, petits cadres que leur sérieux et leurs „ mérites ” portaient aux plus hauts emplois. Tout ce que Rudolf fit, il le fit non par méchanceté, mais au nom de l'impératif catégorique, par fidélité au chef, par soumission à l'ordre, par respect pour

---

<sup>63</sup> GALLET, Marc. *Biographie et Bibliographie de l'auteur: Robert Merle*. Disponible sur: [<http://www.robertmerle.free.fr/xtra/dossier.pdf>]. Consulté le 28 avril 2016.

<sup>64</sup> DORRONSORO, María Badiola, *Parole et silence pour l'expression de l'éthique dans La mort est mon métier de Robert Merle*. Disponible sur: [<https://cedille.webs.ull.es/M5/03badiola.pdf>]. Consulté le 28 avril 2016.

l'État. Bref, en homme de devoir : et c'est en cela justement qu'il est monstrueux. »<sup>65</sup>

La raison principale pour l'écriture de *La mort est mon métier* et l'objectif fondamental de l'auteur est d'enrichir et maintenir la mémoire historique pour que les horreurs ne se répètent pas. D'ailleurs, on peut comprendre cela de ses mots prononcés lors une interview :

« *J'ai l'impression d'avoir fait quelque chose d'utile. Si j'ai pu apporter un brin d'herbe à l'Histoire et d'avance décourager ces cruautés immondes, alors je suis vraiment content. J'ai fait quelque chose non seulement de beau, mais de bien.* »<sup>66</sup>

---

<sup>65</sup> MERLE, Robert, *La mort est mon métier*, op. cit., Préface p. III

<sup>66</sup> DORRONSORO, María Badiola, *Parole et silence pour l'expression de l'éthique dans La mort est mon métier de Robert Merle*. Disponible sur: [<https://cedille.webs.ull.es/M5/03badiola.pdf>]. Consulté le 28 avril 2016.

## 6. LA PRÉSENTATION DE L'OEUVRE

### 6.1. La conception formelle

Le roman *La mort est mon métier* est écrit comme une autobiographie du commandant de camp de concentration à Auschwitz, Rudolf Lang, cela veut dire que le personnage principal est aussi le narrateur de sa propre histoire. Celle-ci est totalement centrée sur lui. On peut le constater déjà en raison du titre « *La mort est mon métier* ». Originellement, l'auteur envisageait d'utiliser plutôt « *La mort est son métier* », mais enfin, il a opté pour la première possibilité mentionnée en écrivant le roman à la première personne. La narration a une nature de la confession fictive d'un nazi qui, au fur et à mesure, se déshumanisait.<sup>67</sup> En ce qui concerne le genre de ce roman, il est donc possible de le classer comme une fiction biographique.

L'oeuvre a la forme d'un journal. Elle est divisée dans sept parties différentes, chacune porte comme titre une année spécialement importante pour le protagoniste. Il s'agit d'un intervalle entre 1913 et 1945. D'abord, on peut suivre l'enfance de Rudolf Lang quand il avait 13 ans, puis son adolescence et son intégration dans le corps militaire allemand et également au Parti National-socialiste, son travail dans lequel, il dirigeait le camp de concentration à Auschwitz et finalement, sa chute liée à la défaite de l'Allemagne à la fin de la Seconde Guerre mondiale.<sup>68</sup> Dans le roman, on apprend aussi comment il a mené les relations familiales – pas seulement dans la famille où il est né, mais aussi dans la famille qu'il a fondée.

---

<sup>67</sup> DORRONSORO, María Badiola, *Parole et silence pour l'expression de l'éthique dans La mort est mon métier de Robert Merle*. Disponible sur: [<https://cedille.webs.ull.es/M5/03badiola.pdf>]. Consulté le 28 avril 2016.

<sup>68</sup> Ibid.

En ce qui concerne la langue, Merle ne crée pas le texte tellement compliqué pour le lecteur comme Jonathan Littell. La narration est chronologique et elle contient souvent, comme l'habitude, le passé simple. Il est vrai que l'auteur utilise également les dénominations allemandes des grades ou quelquefois les phrases complètement en allemand, mais dans tels cas, il explique leur sens en français immédiatement dans le pied de page ; p. ex. « *Zu Befehl, Herr Leutnant!* » => *A vos ordres, mon Lieutenant!*, « *..., Herr Obersturmführer.* » => *Grade S. A. équivalent à celui de lieutenant.*<sup>69</sup>, « *Modeste échantillon, mein Freund!* » => *Mon ami*. Néanmoins, cette utilisation des expressions allemandes joue encore un rôle permettant de se distancer des nazis, de la même manière comme dans le premier ouvrage analysé. En plus, les mots et phrases allemandes augmentent assurément l'authenticité de l'oeuvre.

Le texte comprend un grand nombre de dialogues et discours direct, l'auteur utilise aussi les paragraphes et phrases assez courts ce qui accélère la narration (les deux premiers tiers traitent de la vie du protagoniste avant les camps de concentration ; juste le dernier tiers décrit son « métier ») et la rend plus intéressante.

En outre, Merle implique d'autres procédés littéraires comme les réflexions (« *C'était exact qu'on le disait, et je croyais lui faire plaisir en le lui disant.* »<sup>70</sup>, les exclamations (« *C'est une honte!* »<sup>71</sup> ou questions rhétoriques (« *Qu'est-ce qu'il croyait? Qu'ils allaient le contourner?* »<sup>72</sup> »).

La thématique de la mort traverse tout le roman. Dans cet égard, il ne s'agit pas seulement de la mort des Juifs, des *inaptes* et des autres prisonniers dans les camps de concentration, mais aussi des

---

<sup>69</sup> MERLE, Robert, *La mort est mon métier*, op. cit., p. 169.

<sup>70</sup> Ibid., p. 68

<sup>71</sup> Ibid., p. 42

<sup>72</sup> Ibid., p. 76

personnes au cercle familial ou amical de Rudolf Lang. D'abord, c'est la mort de son père Heinrich. Puis, quand il assiste volontairement dans la Croix Rouge, il fait face à la mort des soldats blessés chaque jour à l'hôpital. Ensuite, il est témoin des plusieurs décès lors la Première Guerre mondiale. Sa mère Martha est aussi morte au cours de cette guerre. Vers la fin de la guerre, il y a une autre mort – celle du capitaine Günther qui meurt du choléra. De plus, l'oncle de Rudolf décède après la guerre. Quelque temps ensuite, son ami et colocataire Schrader trouve la mort. Rudolf lui-même se bat avec la mort quand il a l'intention de se suicider à cause de crise de la vie. En 1922, il cause le meurtre pour lequel, il est condamné à dix ans de prison. Ensuite, dans le camp de concentration Auschwitz, où Rudolf exerce le poste de dirigeant, un de ses collègues, un officier nommé Setzler, commet un suicide parce qu'il ne peut pas supporter le brûlage des cadavres. Finalement, on peut mentionner aussi le suicide d'Himmler vers la fin de la Seconde Guerre mondiale et la condamnation de Rudolf Lang à la corde. Ici, on peut constater que ce livre est une sorte de la chronique noire qui traite la mort du début à la fin.

## 6.2. La réalité vs. la fiction

Quoique la confession précise soit fictive dans ce roman, le personnage principal, Rudolf Lang (en réalité Rudolf Höss) a existé. C'est pourquoi, on peut désigner *La mort est mon métier* comme une fiction biographique, comme il était déjà mentionné. Lang était le créateur et aussi le commandant du camp d'Auschwitz. Même s'il a écrit son autobiographie au cours de sa détention et dans l'attente de son procès dans une prison polonaise, à Cracovie (publiée en 1958 sous le titre *Le commandant d'Auschwitz parle*)<sup>73</sup>, on connaît l'essentiel de sa vie grâce au psychologue américain Gilbert qui l'a interrogé dans

---

<sup>73</sup> Rudolf Höss. Disponible sur: [<https://www.babelio.com/auteur/Rudolf-Hoss/191048>]. Consulté le 14 juin 2017.

sa cellule lors du procès de Nuremberg. Merle admet que ces informations l'ont beaucoup aidé à rédiger son oeuvre : « *Le bref résumé de ces entretiens – est dans l'ensemble infiniment plus révélateur que la confession écrite plus tard par Höss lui-même dans sa prison polonaise. Il y a une différence entre coucher sur le papier ses souvenirs en les arrangeant et être interrogé par un psychologue...* »<sup>74</sup>

Alors, cette oeuvre s'appuie sur les données et les événements réels en contenant également les éléments fictifs. Dans les lignes suivantes, on va présenter maintenant tous les deux plans, en mentionnant les exemples précis.

D'abord, on va parler du personnage principal. Ce n'est pas seulement le fait que Robert Merle a changé son nom de Rudolf Höss à Rudolf Lang. Il est vrai que ce protagoniste est basé sur une personne réelle, néanmoins, il s'agit d'un personnage fictif. Premièrement, c'est parce que l'auteur décrit souvent dans son roman les pensées et les opinions personnelles de Rudolf Lang. Deuxièmement, il est évident que si on utilise la narration à la première personne à condition que l'auteur ne soit pas le narrateur, il s'agit de la fiction : « *Tant que ce locuteur est nommé, dans l'appareil titulaire ou dans le texte, et tant qu'il porte un nom différent de celui de l'auteur, le lecteur sait qu'il n'est pas supposé prendre ce discours pour un énoncé de réalité.* »<sup>75</sup>

Ensuite, la fictionnalité apparaît également dans la manière de la narration de l'histoire. Dans le récit, il y a beaucoup de dialogues et situations imaginaires avec les personnages plus ou moins fictifs. Ces situations et personnages sont compris avant tout dans la première

---

<sup>74</sup> MERLE, Robert, *La mort est mon métier*, op. cit., Préface

<sup>75</sup> *Fiction et autobiographie*. Disponible sur:

[<http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/vnarrative/vn042100.html>]. Consulté le 16 juillet 2017.

partie du livre qui parle de l'enfance et de la jeunesse de Rudolf. L'auteur lui-même remarque dans la préface de son roman comment il a travaillé avec la réalité et la fiction dans son oeuvre.

*« La première partie de mon récit est une re-création étoffée et imaginative de la vie de Rudolf Höss d'après le résumé de Gilbert. La deuxième — où, à mon sens, j'ai fait véritablement oeuvre d'historien — retrace, d'après les documents du procès de Nuremberg, la lente et tâtonnante mise au point de l'Usine de Mort d'Auschwitz. »<sup>76</sup>*

Cela veut dire que toutes les pages consacrées aux dialogues entre Rudolf et ses parents, à ses pensées internes, aux descriptions détaillées des combats pendant la Première Guerre mondiale, pareillement comme à son hospitalisation et à d'autres choses, sont fictionnels. C'est que Rudolf Höss était dans son autobiographie assez bref en ce qui concerne la description de sa vie personnelle. En effet, regardant son enfance et sa jeunesse, il en parle de façon austère sur moins que sept pages.<sup>77</sup>

Si on se focalise sur la nature fictive des personnages, on peut constater que le nom du protagoniste n'est pas le seul qui a été changé. Par exemple, dans le livre, ses parents s'appellent Heinrich et Martha, tandis qu'en réalité, son père était Franz Xaver et sa mère Paulina. C'est pareil avec sa femme qui a reçu le nom Elsie, même si elle s'appelait Hedwig. Aussi le nombre des enfants est différent dans le roman : Rudolf Lang a 4 (Karl, Katherina, Hertha et Franz) et Rudolf Höss en avait 5 (Klaus, Heidetraud, Inge-Brigitt, Hans et Annegret).<sup>78</sup>

Excepté les noms qui ont été modifiés, l'auteur a aussi utilisé les noms tout à fait inventés. Ceux-ci ont été employés chez les

---

<sup>76</sup> MERLE, Robert, *La mort est mon métier*, op. cit., Préface p. II.

<sup>77</sup> HÖß, Rudolf. *Velitelem v Osvětimi: autobiografické zápisky*, Praha, Academia, 2006.

<sup>78</sup> *Man of Hatred*. Disponible sur:

[<http://www.history.ucsb.edu/faculty/marcuse/classes/33d/projects/auschwitz/HatePageErin.htm>]. Consulté le 17 juillet 2017.

personnages qui étaient décrits dans l'autobiographie de Höss n'en étant pas nommés. Ce cas concerne par exemple Hans, le camarade de classe de Rudolf, le Rittmeister Günther ou l'infirmière Vera. Tous ces personnages ont existé avec les noms différents et dans les circonstances légèrement différentes.

Enfin, dans le roman, il y a beaucoup de personnages entièrement inventés dont le rôle est d'enrichir la narration. Ce sont par exemple quelques collègues ou camarades d'armes de Rudolf.

Il est possible de mentionner d'autres éléments fictifs et réels du roman. Premièrement, il s'agit de la ville natale de Rudolf Höss. En réalité, le SS-Oberstumbannführer est né à Baden-Baden, une ville située au sud-ouest de l'Allemagne. Dans le livre, son lieu de naissance est marqué seulement par la lettre « H. ». Néanmoins, sa date de naissance n'est pas changée dans le livre – il est né en 1900<sup>79</sup>.

Après la mort de son père, il a assisté sur le front turc et il était nommé sous-officier. En 1922 il est devenu membre du NSDAP (=Le Parti national-socialiste des travailleurs allemands). C'est pareil aussi dans le roman.

À cause de l'implication dans le meurtre de son ancien enseignant, Walter Kadow, il était condamné à 10 ans de prison à Brandenburg. Toutefois, en 1928, il était libéré précocement en raison d'une amnistie générale. Selon Robert Merle, Rudolf Lang était emprisonné à Dachau et sa peine était réduite de moitié probablement parce que *le Directeur* a demandé cela à cause de sa bonne conduite. Alors, Lang est sorti de prison en 1929.

---

<sup>79</sup> *Rudolf Höss, Commandant of Auschwitz*. Disponible sur: [<http://www.holocaustresearchproject.org/othercamps/hoess.html>]. Consulté le 20 juillet 2017.

À la demande de Himmler, il est entré dans la SS en 1934 et il travaillait au *KL*<sup>80</sup> *Dachau*. En 1940, il était nommé chef du camp d'Auschwitz où sa tâche était d'abord de former les futurs cadres du camp. Ensuite, il est devenu assistant de Richard Glücks et il s'occupait de l'amélioration de l'appareil de destruction. Ces informations sont aussi pareilles dans le roman.

En bref, cette oeuvre comporte un grand nombre d'éléments fictionnels et en même temps, il y a beaucoup d'informations lesquelles Robert Merle a supprimé de l'autobiographie de Höss. Il a sélectionné seulement quelques événements en modifiant les autres pour créer une histoire romancée.

### **6.2.1. Le procès du Nuremberg**

Le procès de Nuremberg était un événement judiciaire unique dans l'histoire. Il jette les bases d'un droit mondial. Grâce à lui, la notion de crime contre l'humanité et une Cour internationale étaient créées.<sup>81</sup> Il a commencé le 20 novembre 1945 et le dernier acte avec le verdict s'est réalisé le 1<sup>er</sup> octobre 1946. Il s'agit d'un procès pendant lequel, le Tribunal militaire international (créé par des Alliés – les États-Unis, l'URSS, la Grande-Bretagne et la France) jugeait les crimes des nazis commis pendant la Seconde Guerre mondiale. On a jugé vingt-quatre hauts dirigeants allemands qui étaient accusés de crime contre la paix, crime de guerre et crime contre l'humanité.<sup>82</sup>

Pendant cet événement, le nazisme et ses crimes étaient décrits et les preuves étaient prononcées par les quatre juges composés de quatre

---

<sup>80</sup> Konzentrationslager = camp de concentration (l'abréviation KL est utilisée dans le roman de Robert Merle)

<sup>81</sup> *Comment le procès de Nuremberg a façonné la justice internationale*. Disponible sur: [<http://www.lefigaro.fr/histoire/2016/09/30/26001-20160930ARTFIG00292-comment-le-proces-de-nuremberg-a-faconne-la-justice-internationale.php>]. Consulté le 15 juin 2017.

<sup>82</sup> Ibid.

pays vainquant la Seconde Guerre mondiale. Après l'examen de la responsabilité individuelle à l'égard des crimes, chacun de 24 accusés a écouté son verdict : douze d'entre eux (p. ex. Goering, Ribbentrop et Keitel) étaient condamnés à mort par pendaison, trois étaient condamnés à la prison à vie, quatre à plusieurs années de détention et trois étaient délivrés. Les condamnés à mort étaient pendus le 16 octobre 1946, sauf Goering qui est mort précocement en se suicidant.<sup>83</sup>

En ce qui concerne Rudolf Höss, lui, il a participé à ce procès comme un témoin. Il soulignait qu'il recevait tous les ordres directement de Heinrich Himmler. Pour lui, il s'agissait d'une « affaire d'État ».<sup>84</sup> Enfin, il était remis au Tribunal suprême de Pologne où il était condamné à mort par pendaison. Alors, il était exécuté le 16 avril 1947.<sup>85</sup>

Lors du procès de Nuremberg, Höss était interviewé par le psychologue Gustave Gilbert qui a constaté qu' « il [Höss] *donne l'impression générale d'un homme intellectuellement normal, mais avec une apathie de schizophrène, une insensibilité et un manque d'énergie que l'on ne pourrait guère trouver plus développés chez un franc psychopathe* »<sup>86</sup> Höss se comportait tranquillement et il expliquait le procès de l'extermination des Juifs « *d'une façon terre à terre, d'une voix calme et apathique* »<sup>87</sup>

Robert Merle s'est inspiré par ce fait et il a rédigé son oeuvre tellement que Höss donne l'impression d'un homme indolent et aveuglément obéissant qui ne réfléchit pas sur l'essentiel des ordres

---

<sup>83</sup> La Croix : *1er octobre 1946, le verdict du procès de Nuremberg*. Disponible sur: [<http://www.la-croix.com/Debats/Ce-jour-la/1er-octobre-1946-verdict-proces-Nuremberg-2016-09-30-1200793015>]. Consulté le 15 juin 2017.

<sup>84</sup> Wieviorka, A., *Le procès de Nuremberg*, Paris, Liana Levi, coll. « *Piccolo Histoire* », 2006, p. 182

<sup>85</sup> *Rudolf Höss the commandant of the Auschwitz concentration camp, is hanged next to the crematorium at the camp, 1947*. Disponible sur: [<http://rarehistoricalphotos.com/rudolf-Höss-commandant-auschwitz-concentration-camp-hanged-next-crematorium-camp-1947/>]. Consulté le 15 juin 2017.

<sup>86</sup> Gilbert, G. M., *Le Journal de Nuremberg*, Paris, Flammarion, 1947, p. 263

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 254

particuliers. À la fin du livre, il a également raconté la scène pendant le procès de Nuremberg où il a bien décrit les traits de la personnalité de Höss. Dans cet égard, l'auteur suit la réalité.

## 7. LE PERSONNAGE PRINCIPAL, RUDOLF LANG

Sur les extraits divers à travers l'oeuvre, on va présenter le comportement et les traits de caractère du personnage central, Rudolf Lang, en les comparant avec ceux du protagoniste du roman *Les Bienveillantes*, Maximilien Aue.

### 7.1. L'enfance

Rudolf est un petit garçon comme n'importe quel autre. Seulement, il n'est pas très bavard, il est plutôt solitaire. Il vit avec ses parents, ses deux sœurs et une bonne. Son père exerce un magasin de vente de textiles au détail et sa mère, qui est inféodée à son mari, est femme au foyer. Il fréquente une école chrétienne parce que son père veut qu'il devienne prêtre. Il est élevé très durement et sévèrement. La plus importante de ses obligations est d'être entièrement obéissant et de vivre avec foi en Dieu. Son père espère qu'il expie une fois les péchés que lui-même a perpétré (avant la naissance de Rudolf, il a commis un adultère). Rudolf suit cette façon de vie sans protestation parce qu'elle lui semble tout à fait normale.

Un jour, son camarade d'école Hans Werner vient lui raconter comment il a reçu une dérouillée pour avoir cassé une potiche et il s'épanche sur les relations qu'il entretient avec son père. Il est vraiment choquant pour Rudolf d'écouter comment il en parle.

*« Puis il reprit d'une traite et sans rire, mais avec un air extraordinairement heureux :*

*— J'avais cassé la potiche du salon !*

*[...]*

*Je m'arrêtai. Qu'il pût avoir l'air heureux après avoir commis un crime pareil me stupéfiait.*

— *Et tu l'as dit à ton père ?*

— *Moi, le dire ! Penses-tu ! C'est le Vieux qui a tout découvert !*

— *Le Vieux ?*

— *Mon père, donc !*

*Ainsi, il appelait son père : « le Vieux », et chose plus bizarre encore que cet incroyable manque de respect, il y mettait de l'affection. »<sup>88</sup>*

Rudolf ne peut pas comprendre ce comportement inouï envers le propre père. Il appelait le sien exclusivement « le Père » et il a la vénération infinie pour lui. En raison de lui, Rudolf doit suivre la suite des ordres et des interdictions diverses. Par exemple, on n'a pas le droit de parler et de regarder dans la rue quand on lave les vitres, on ne peut pas se laver à l'eau chaude, il est nécessaire de se mettre au garde-à-vous quand on entre dans le bureau du père et on doit le demander le consentement de parler. Pour Rudolf, son père personnifie « la créature quasi divine »<sup>89</sup>.

À cause de ce dialogue qui empêche Rudolf de se concentrer sur son activité préférée, il s'énerve sur son condisciple et il y a une mêlée entre ces deux garçons. À la suite de cet événement, Hans se casse la jambe. Rudolf a peur d'en parler avec son père et il va se confesser au prêtre de l'école. Mais son père apprend la vérité du père de Hans et Rudolf est persuadé que le prêtre l'a trahi. Il se sent trompé et au fur et à mesure, il perd la foi en Dieu. Malgré qu'un peu plus tard Rudolf trouve que le prêtre est sans culpabilité dans cette affaire, sa foi est bien perdue à tout jamais.

Bien que le père de Rudolf ait été très rigoureux et intransigeant, Rudolf ne le haïssait pas. En revanche, il n'est pas ravi qu'il soit décédé et il continue à remplir docilement tous les ordres quelconques ils soient,

---

<sup>88</sup> MERLE, Robert, *La mort est mon métier, op. cit.*, pp. 26, 27

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 17.

exactement comment son père lui l'a appris. Par exemple, même après sa mort, Rudolf veut maintenir toutes ses revendications :

« *Un soir, avant dîner, Mère entra dans ma chambre. [...]*

— *Vas-tu continuer à te lever tous les jours à cinq heures pour la messe ?*

[...]

— *J'ai pensé que tu pourrais peut-être n'y aller que tous les deux jours.*

*Je criai :*

— *Non !*

[...]

— *J'ai pensé aussi... pour la prière du soir... chacun pourrait peut-être prier à sa guise dans sa chambre...*

— *Non.*

[...]

— *Mais toi-même...*

*Je crus qu'elle allait dire : « Mais toi-même, tu ne pries pas », mais elle dit seulement :*

— *Mais toi-même tu pries à voix basse.*

— *Oui, Mère.*

*Elle me regarda. Je dis sans élever le ton, exactement comme faisait Père, quand il donnait un ordre :*

— *Il n'est pas question de rien changer.<sup>90</sup>*

Même si Rudolf a perdu la foi, il fréquente l'église régulièrement et comme son père, il y arrive dix minutes en avance et il occupe sa place. Il continue à suivre le principe fondamental de son père : « *La ponctualité*

---

<sup>90</sup> MERLE, Robert, *La mort est mon métier*, op. cit., p. 53

*est une vertu allemande !* »<sup>91</sup> On peut remarquer que l'éducation dans son premier âge avait l'impact sur toute sa vie.

Au cours de son enfance, Rudolf a une relation compliquée avec sa famille, comme Maximilien Aue dans *Les Bienveillantes*. Il n'aime pas sa mère particulièrement, même si elle était gentille avec lui (pareillement comme Aue qui l'a haïssait). Avec ses soeurs, il a une relation pareille, au contraire d'Aue qui était amoureux de la sienne. Il paraît qu'il préfère leur bonne Maria qui a toujours été de son côté. Pour lui, elle est un modèle féminin, à la différence de sa mère qu'il tout à fait dédaigne. Quand il est gravement malade, il est inopinément ravi parce que le fait qu'il n'est pas capable de distinguer les visages des membres de sa famille le rend heureux.

Peu de temps après, Maria quitte le foyer, probablement pour ne pas pouvoir s'identifier avec l'éducation des enfants, qui est dirigée par le chef de famille, le père. Toutefois, Rudolf comprend son départ aussi comme la trahison et il se sent fortement déçu. Ici, on peut observer une autre similarité avec la vie de Maximilien Aue. Son père a aussi quitté leur famille quand les enfants étaient petits mais Maximilien ne le blâme pas ; il blâme sa mère qui n'est pas en probablement responsable (le lecteur ne sait pas quelle est la raison de son départ).

Quand la mère de Rudolf est morte, il est tout à fait indifférent. Il ne s'attache jamais trop à sa famille. Pourtant, il y a un homme qu'il prend comme modèle ; c'est l'oncle Franz, un gars jovial et hardi. Il ne craint pas de dire tout ce qu'il pense, même parfois, il blasphème. C'est pourquoi Rudolf a l'interdiction de lui parler. Celui-ci n'est qu'un sous-officier mais Rudolf l'admire beaucoup. Vraisemblablement, grâce à sa personnalité, Rudolf, en tant qu'un petit garçon, fantasme fréquemment

---

<sup>91</sup> MERLE, Robert, *La mort est mon métier*, op. cit., p. 9

sur la participation dans l'armée allemande, surtout pendant les prières dans l'église :

*« Il faisait froid, la neige tombait sur les vitraux, j'étais debout sur une immense steppe glacée, je faisais le coup de feu, à l'arrière-garde, avec mes hommes. La steppe disparut, j'étais dans une forêt vierge, un fusil à la main, traqué par les bêtes fauves, poursuivi par les indigènes, souffrant de la chaleur et de la faim. Je portais une soufane blanche. Les indigènes me rattrapaient, ils m'attachaient à un poteau, ils me coupaient le nez, les oreilles et les parties sexuelles, brusquement je me trouvais dans le palais du gouverneur, il était assiégé par les nègres, un soldat tombait à mes côtés, je prenais son arme et je tirais sans arrêt, avec une précision stupéfiante. »<sup>92</sup>*

Cet extrait montre que Rudolf rêve de commencer son service militaire depuis son enfance où il a vu lui-même comme un héros qui se bat contre les bêtes et les indigènes méchants et impitoyables. Il souhaite entrer dans l'armée pour pouvoir défendre le bien contre le mal. On peut en déduire que Rudolf n'était pas un homme malfaisant qui avait l'intention de tuer les gens innocents, mais il cherchait toujours à faire ce qu'il fallait.

## **7.2. Les débuts dans l'armée**

L'accident avec son camarade d'école Hans a influencé son attitude envers la vie et il trouve donc une nouvelle foi – foi en patrie. Son désir actuel est de se battre pour l'Allemagne. Chaque jour, il a l'habitude de lire les nouvelles de la guerre dans les journaux. Ceux-ci décrivent les horreurs qui se passent en diffamant les Français.

*« [...], et chaque matin, avant de me rendre à la messe, j'y relisais le journal que j'avais lu la veille. Il était plein des atrocités que les Français*

---

<sup>92</sup> MERLE, Robert, *La mort est mon métier*, op. cit., p. 23

*commettaient pour couvrir leur retraite. Je frémissais d'indignation, je relevai la tête, le Diable me regarda en face. Je n'avais plus peur de lui. Je lui rendis son regard. Il avait les cheveux bruns, l'oeil noir, l'air vicieux. Il était en tous points semblable aux Français. »<sup>93</sup>*

C'est le moment où l'hostilité vis-à-vis des personnes concrètes survient dans Rudolf pour la première fois. Autrefois, dans ses rêves enfantins de la guerre, il y avait seulement quelques indigènes, mais maintenant, son ennemi est devenu précis – ce sont les Français. C'est pourquoi Rudolf éprouve un besoin encore plus fort de s'engager dans l'armée et lutter pour l'Allemagne.

D'abord, il commence à travailler volontairement à la Croix Rouge comme un assistant dans un hôpital sur le front Ouest où il aide les Allemands blessés. Puis, grâce à l'officier Günther qui est un des patients dans cet hôpital, il devient le militaire et il participe aux luttes diverses en Turquie.

*Rittmeister*<sup>94</sup> Günther duquel Rudolf prend soin, est son nouvel modèle masculin. Il est un homme très beau, viril, audacieux et en apparence insensible à la douleur. En outre, il ne cesse de rire et de plaisanter, il aime les femmes et il est aussi insolent d'une certaine manière ce qui tout à fait rappelle l'oncle Franz. Dans son autobiographie, Rudolf Höss décrit ce *Rittmeister* comme son *père militaire* et il dit qu'avec lui, il avait la relation beaucoup plus chaleureuse qu'avec son propre père.

Günther décrit Rudolf comme un petit garçon qui n'a pas beaucoup d'allure et qui ne parle pas. En revanche, selon lui, il est intelligent, instruit et tout ce qu'il fait, il le fait comme un bon Allemand doit le faire : *À fond*. C'est la raison pour laquelle il le choisit pour qu'il passe à son

---

<sup>93</sup> MERLE, Robert, *La mort est mon métier, op. cit.*, p. 56

<sup>94</sup> Capitaine

service et à celui des dragons. Il lui arrange l'entrée dans l'armée, bien que Rudolf ait seulement à peine seize ans. De plus, par ses paroles, il renforce son attachement à l'Allemagne :

*« Donnerwetter<sup>95</sup> ! Quelle bêtise ! Il n'y a qu'un péché, Rudolf, écoute-moi bien. C'est de ne pas être un bon Allemand. Voilà le péché ! Et moi, Rittmeister Günther, je suis un bon Allemand. Ce que l'Allemagne me dit de faire, je le fais ! Ce que mes chefs allemands me disent de faire, je le fais ! Et c'est tout. »<sup>96</sup>*

Il y a une autre attitude que Rudolf prend du Capitaine Günther. Il s'agit de la façon de la coopération avec ses propres soldats.

*« — Dis-moi, Rudolf, qu'est-ce qu'ils disent de moi, ici ?*

*Je cherchai soigneusement dans ma mémoire.*

[...]

*— Ils disent aussi que vous aimez bien vos hommes.*

*C'était exact qu'on le disait, et je croyais lui faire plaisir en le lui répétant, mais il se rembrunit aussitôt :*

*— Quatsch<sup>97</sup> ! Quelle bêtise ! J'aime mes hommes ! Voilà bien leur stupide sentimentalité ! Il faut qu'ils foutent l'amour partout ! Écoute, Rudolf, je n'aime pas mes hommes, je m'occupe d'eux, c'est différent. Je m'occupe d'eux, parce que ce sont des dragons, et je suis officier de dragons, et l'Allemagne a besoin de dragons, et c'est tout ! »<sup>98</sup>*

On verra ensuite au cours de la lecture de l'oeuvre entière, que Rudolf garde le comportement impassible et formel envers tous les gens, alors il a l'air d'un sans-coeur. Il lui-même avoue qu'il aime mieux être

---

<sup>95</sup> Tonnerre !

<sup>96</sup> MERLE, Robert, *La mort est mon métier*, op. cit., p. 67.

<sup>97</sup> Foutaise !

<sup>98</sup> MERLE, Robert, *La mort est mon métier*, op. cit., pp. 67-68

avec les animaux, surtout les chevaux, qu'avec les hommes. Il est intéressant que le sort des gens le laisse froid, tandis qu'il est contre la tuerie des animaux en les dénommant « *pauvres bêtes* »<sup>99</sup>

À cause de l'influence du capitaine Günther, Rudolf prend une décision d'abandonner les vieilles habitudes instaurées par son père, cela veut dire qu'il arrête d'aller à la messe tous les matins et il supprime la prière en commun le soir, alors désormais, chacun va prier seul dans sa chambre. Pour Rudolf, cela signifie qu'il cesse de prier absolument. Il prend à coeur la devise laquelle il a entendu du Günther : « *Für mich gibt's nur eine Kirche, und die heisst Deutschland !*<sup>100</sup> »

Quand Rudolf part au service militaire au B. D. Regiment 23, il est vraiment ravi. Il aime le travail monotone à la caserne. Pour lui, la routine dans la vie est une grande source de plaisir. Il adore quand il a un emploi du temps précis, par contre, il ne veut pas avoir *des périodes creuses* ou *des moments vides* lesquels on peut trouver à la maison. Il préférerait que toute la vie pourrait se décomposer acte par acte. Grâce aux activités et mouvements totalement prévus qu'il exerce quotidiennement, il acquiert un sentiment de contentement et de sécurité.

Il est intéressant que dans son autobiographie, Höss mentionne le contre-pied. Quand il demeurait en prison, il a dû s'habituer à la vie monotone sans les événements extraordinaires. Il cite que ce fait était contraire à son caractère agité.

Rudolf avec les autres est envoyé aux luttes en Turquie. Son sens d'organisation et de discipline se renforce. Il obéit aux ordres sans la moindre exception. Bientôt, il obtient une promotion, surtout grâce à sa fiabilité et ponctualité. Il commande plusieurs hommes et il est aussi très dur avec eux. Sa rigueur se montre dans les situations différentes.

---

<sup>99</sup> MERLE, Robert, *La mort est mon métier, op. cit.*, p. 94

<sup>100</sup> Il n'y a qu'une église pour moi, et c'est l'Allemagne ! Ibid., p. 69

Une fois, Rudolf avec sa troupe aperçoit un petit garçon de cinq ans environ sur le champ de bataille de crier quelque chose et ensuite tomber au sol. L'un de ses hommes se précipite vers lui pour l'aider. Mais cette action n'est pas admissible pour Rudolf.

« — *Qu'est-ce qui vous a permis de démonter ?*

— *Personne, Herr Unteroffizier.*

— *Est-ce que je vous ai donné l'ordre de démonter ?*

— *Nein, Herr Unteroffizier.*

— *Pourquoi l'avez-vous fait ?*

*Il y eut un silence et il dit :*

— *J'ai cru bien faire, Herr Unteroffizier.*

— *Il ne faut pas croire, Bürkel. Il faut obéir. »<sup>101</sup>*

On peut noter qu'il ne sent aucune pitié pour n'importe qui ; quoi qu'il s'agisse des autres soldats qui souhaitent sauver leur peau ou des enfants blessés innocents. Parfois, il suit les ordres dans telle mesure qu'il a l'air fou (p.ex. à cause de son attitude, un de ses compagnons d'armes meurt tout à fait en vain – au lieu d'être fautif, il a un sentiment de contentement pour avoir exécuté un ordre). C'est pourquoi il n'est pas populaire au sein de la garnison ; il se rend compte lui-même qu'il est haï. Dans ce lieu, on peut constater que le protagoniste du premier roman analysé, Maximilien Aue, est, en revanche, plus émotionnel. Il sait qu'il faut obéir aux ordres mais en même temps, il réfléchissait beaucoup sur la justice en ayant la compassion pour les victimes de la guerre et des camps de concentration, y compris pour les Juifs. C'est impensable pour Rudolf Lang, qui, selon le modèle de ses parents, les déteste :

---

<sup>101</sup> MERLE, Robert, *La mort est mon métier*, op. cit., pp. 95, 96

« En première page, une caricature me sauta aux yeux. Elle représentait „ Le Juif international en train d'étrangler l'Allemagne ". [...] Je la [physionomie du juif] reconnus. Je reconnus ces yeux bulbeux, ce long nez crochu, ces joues molles, ces traits haïs et repoussants. Je les avais assez souvent contemplés, jadis, sur la gravure que Père avait fixée à la porte des cabinets. Une lumière éblouissante se fit dans mon esprit. Je compris tout : C'était lui. L'instinct de mon enfance ne m'avait pas trompé. J'avais eu raison de la haïr. [...] Le diable, ce n'était pas le diable. C'était le juif. »<sup>102</sup>

Vers la fin de guerre, le choléra éclate dans les villages en Turquie et le *Rittmeister* Günther tombe malade. Malheureusement, il y succombe et bien que Rudolf l'ait admiré, il ne sent aucun chagrin. C'est une autre preuve qu'il n'est pas capable d'établir une relation profonde avec personne. Il est beaucoup plus ébranlé par le fait que l'Allemagne a capitulé : « Je regardai droit devant moi, et ce fut comme si un grand trou noir s'était ouvert brusquement sous mes pieds. »<sup>103</sup>

Dans ce lieu, on peut noter le fait qu'en réalité, le *Rittmeister* est mort à la guerre et Rudolf a avoué que sa mort l'a frappée considérablement. Alors, Robert Merle a fait son caractère volontairement beaucoup plus indifférent.

### 7.3. La vie de l'entre-deux-guerres

Après la Première Guerre mondiale, Rudolf se trouve au chômage. Ses parents sont déjà morts et il n'est pas intéressé par sa famille restante du tout. Il obtient l'abri auprès de son compagnon du détachement Günther, Schrader. Grâce à lui, il est aussi embouché dans une petite usine qui fabrique des armoires métalliques. Rudolf est attribué à un vieux ouvrier Karl avec lequel, il doit coopérer. Mais juste pendant la première journée, il y a un conflit : Rudolf refuse de ralentir son travail afin

---

<sup>102</sup> MERLE, Robert, *La mort est mon métier*, op. cit., p. 162

<sup>103</sup> Ibid., p. 100

que leur allure accorde. Même si Karl le demande, pour Rudolf, c'est inacceptable parce que selon lui, il s'agit du sabotage ; pourtant, on a lui confié une tâche et son devoir est de la faire à fond.

Cependant, tout d'un coup, il arrive qu'à cause de quelques difficultés pendant le montage, il se ralentit vraiment sans le vouloir :

*« Les pentures suivantes furent également difficiles, et je me mis à espérer qu'elles le seraient toutes ce jour-là, et les jours suivants, et qu'ainsi le problème ne se poserait pas. Mais au bout d'une heure, toute difficulté cessa, et les pentures devinrent si larges que je n'avais plus besoin d'employer le marteau pour enfoncer le cylindre. Je sentis la sueur couler de nouveau dans mon dos. Je me forçai à faire le vide dans mon esprit. Au bout de quelques minutes, il y eut en moi un déclic, et je mis à travailler aveuglément, parfaitement, comme une machine. »<sup>104</sup>*

Pour Rudolf, cela signifie une contrainte considérable. Il s'agit d'un conflit entre l'obligation et la solidarité. Il lui-même n'est pas capable d'être solidaire, il ne comprend pas pourquoi il faudrait aider les autres ouvriers au travail. Il fait seulement ce qu'on lui dit.

Malgré cela, il est licencié. Toutefois, seulement un peu plus tard, il est recruté de nouveau pour les Corps francs. Il considère cela comme un événement unique et assez important : « [...] je regardais mon uniforme et j'eus l'impression que je recommençais à vivre. »<sup>105</sup> Il semble que son sens de la vie est de se battre dans la guerre. Celle-ci détermine le règlement strict, ce que lui plaît.

Pendant les luttes en Lettonie, une scène qui montre encore la personnalité de Lang se déroule. Schrader, son compagnon d'arme, camarade et colocataire, est blessé par une balle. Peu de temps après, il meurt. Même si Rudolf y pense et parfois aussi d'en rêve, il ne souffre

---

<sup>104</sup> MERLE, Robert, *La mort est mon métier*, op. cit., p. 129

<sup>105</sup> Ibid., p. 137

guère de sa perte.

Ce qui est pire est le fait qu'il ne s'agit pas seulement d'une attitude froide et indifférente envers le décès de ses proches, mais Rudolf est même capable de le causer. On peut présenter un exemple. Quand son ancien camarade des Corps francs, un bon soldat qui a combattu à ses côtés en Lettonie, tente de désertir, Rudolf n'hésite pas à se comporter d'après les règles :

*« [...] j'entendis un bruit de course sur ma droite, je me retournai, Henckel s'enfuyait en courant, il avait déjà presque atteint le coin de la petite rue, j'épaulai mon fusil et fis feu : Il pirouetta deux fois sur lui-même et s'affala sur le dos.*

*Je criai: „ Halte ! ”, la colonne s'arrêta, je courus vers Henckel, des frémissements parcouraient son corps, il me regardait fixement. Sans épauler, je tirai à moins d'un mètre en visant la tête, la balle frappa le trottoir. [...] Je tirai encore deux fois de suite, sans succès. La sueur coulait dans mon cou, mes mains tremblaient, Henckel me regardait fixement. Finalement, je posai le canon de l'arme contre son pansement, je dis à voix basse: „ Verzeihung, Kamerad ”<sup>106</sup> et j'appuyai sur la détente. »<sup>107</sup>*

Si on mentionne l'oeuvre de Jonathan Littell, le personnage de Maximilien Aue a aussi tué son copain Thomas. Toutefois, il y a une différence entre ces deux situations. En ce qui concerne Aue, il l'a fait assez inopinément mais pour lui, cela était probablement indispensable (la question de vie ou de mort), même si Thomas était son ami très proche. Il s'agit d'un acte émotionnel pendant lequel, le lecteur est choqué. Mais il est possible d'avoir pitié d'Aue.

D'autre part, Lang, en tuant Henckel, se maintient comme d'habitude - il suit les directives. C'est pourquoi, ce fait n'est pas tellement surprenant et la mort de compagnon d'armes n'est pas

---

<sup>106</sup> Excuse-moi, camarade

<sup>107</sup> MERLE, Robert, *La mort est mon métier*, op. cit., p. 143

inquiétant et touchant, seulement probablement un peu dégoûtant – le lecteur s'éloigne de Lang de plus en plus.

De nombreuses personnes dans son entourage considère Rudolf Lang comme un homme sans coeur, par exemple son colocataire Schrader disait qu'il était un « *hareng mort* ». <sup>108</sup> Rudolf est d'accord en mentionnant qu'il *n'aimait rien ni personne*. <sup>109</sup> Il n'aime ni les femmes avec lesquelles il a le rapport sexuel. C'est semblable avec la situation de Maximilien Aue qui maintient les relations intimes avec les hommes en refusant d'être homosexuel pour ne pas sentir l'amour envers eux. Du moins, il était, à la différence de Rudolf, capable d'aimer quelqu'un.

Quand Rudolf est démobilisé, il change successivement une série de métiers, jusqu'au jour où il réussit à se faire embaucher comme manoeuvre pour la construction d'un pont. Ce travail est, néanmoins, assez pénible et Rudolf n'a pas d'abondance des forces pour l'exercer. Bien qu'il lui-même soit froid, ses collaborateurs le soutiennent pour que *le Meister* ne le mette pas sur le pavé. Mais Rudolf n'est pas reconnaissant du tout. Il ne comprend pas la solidarité, il voit seulement la nécessité d'accomplir le travail. C'est pourquoi, il éprouve la crise très sérieuse. Il ressent l'angoisse, la peur et la méfiance, il rêve de ne pas pelleter assez vite et il se réveille trempé de sueur, il entend la voix sourde de *Père*. Toutes ces choses le tourmentent et il se décide de commettre un suicide.

*« Quelques jours se passèrent ainsi, et je résolus de me tuer. Je décidai d'attendre le samedi, car, pour manger, j'avais emprunté à Siebert sur ma paye future, et je désirais rembourser mes dettes avant de mourir. [...] Puis quand la cigarette serait finie, je prendrais le revolver, je l'appliquerais contre ma tempe, tout serait fini. On frappa deux coups à ma porte, je*

---

<sup>108</sup> MERLE, Robert, *La mort est mon métier*, op. cit., p. 145

<sup>109</sup> Ibid.

*regardai le revolver sur la table, mais avant que j'aie eu le temps de le cacher, la porte s'ouvrit : C'était Siebert. [...]*

— *Tu vas te tuer.*

*Je fis un violent effort, et je dis :*

— *C'est mon affaire.*

[...]

— *Nein ! hurla-t-il en me secouant, ça n'est pas ton affaire, salaud ! Et l'Allemagne ?*<sup>110</sup>

Siebert, qui est un nouvel ami de Rudolf, le persuade que le suicide n'est qu'une lâcheté énorme et qu'il faut toujours se battre pour l'Allemagne. Alors, Rudolf change d'avis et il a honte. Quand on jette un regard rétrospectif sur le roman analysé auparavant, on voit que Maximilien Aue aussi faisait face aux états délirants mais il refusait le suicide en raison d'une certaine morale philosophique. Pour lui, il ne s'agit pas d'une solution, pourtant, *on n'est pas là pour s'amuser.*<sup>111</sup> Il est donc possible de dire qu'Aue savait lui-même que la terminaison de la propre vie était un acte molasse. Cela représente une différence entre l'attitude envers la vie de ces deux protagonistes.

Dans la première moitié de ce mémoire, on a cité que Maximilien Aue est assez mécontent dans sa vie. Partiellement, on pourrait dire la même chose de Rudolf Lang qui est, toutefois, insatisfait seulement dans le cas où il éprouve « les moments vides », cela veut dire lorsqu'il ne reçoit aucune tâche. C'est pourquoi, sa vie change en mieux dans ses yeux au moment où il adhère au Parti nazi. Selon ses paroles, grâce à cet événement, il est vraiment heureux.

« — *Le Führer attend de toi un dévouement sans limites !*

---

<sup>110</sup> MERLE, Robert, *La mort est mon métier*, op. cit., pp. 155-160

<sup>111</sup> LITTELL, Jonathan, *Les Bienveillantes*, op. cit., p. 14

*Je dis :*

— *Jawohl, Herr Obersturmführer !*

[...]

— *Heil Hitler !*

*Leurs voix résonnèrent puissamment dans ma poitrine. J'éprouvai un profond sentiment de paix. J'avais trouvé ma route. Elle s'étendait devant moi, droite et claire. Le devoir, à chaque minute de ma vie, m'attendait. »<sup>112</sup>*

En supplément, en même temps, Rudolf se détermine à la sortie d'Église ce qui veut dire qu'il est capable de se dégager de l'influence de son Père et aussi de son passé. En revanche, Maximilien Aue porte avec soi tout ce qu'il a passé dans son enfance tout au long de sa vie ; par exemple, quand il, comme un enfant, tombe amoureux de sa soeur en lui promettant l'amour éternel, il observe cette promesse même à l'âge adulte et il ne veut jamais qu'elle. Lang arrive à s'avancer dans la vie et il pense plus à lui.

Comme il était déjà mentionné au début de cette analyse qui a traité de la comparaison de la réalité et la fiction, Rudolf Höss a commis un meurtre pour lequel il était condamné à 10 ans de prison. Cette réalité est reflétée aussi dans l'oeuvre de Robert Merle. Le personnage principal raconte cette action tout à fait froidement et il décrit mécaniquement comment le meurtre s'est passé et ce qui l'a précédé. La victime était un traître, alors *c'était par amour de la patrie* qu'il l'avait exécuté. Rudolf Lang ne voit aucun problème là et bien sûr, il ne regrette rien. Ici, on peut voir également la différence entre les deux protagonistes. Aue a avoué qu'il n'aimait pas tuer. Quand il a recouru à un meurtre, ce fait lui a causé les sentiments plutôt désagréables et pleins de contradictions.

---

<sup>112</sup> MERLE, Robert, *La mort est mon métier, op. cit .*, p. 173

Quand Rudolf est en prison la troisième année, il reçoit une lettre du Docteur Vogel qui lui propose que s'il promet satisfaire le souhait de son père concernant les études pour devenir prêtre, il sera possible d'obtenir une réduction de la peine. Rudolf ne répond pas à cette lettre en refusant d'accomplir la proposition et en conséquence, il obtient une visite – le Directeur de prison.

— *Est-ce qu'il ne vous est pas venu à l'idée que vous pourriez feindre de vous soumettre au docteur Vogel, et une fois amnistié, de reprendre votre liberté ?*

— *Nein, Herr Direktor, cela ne m'est pas venu à l'idée.*

— *Et maintenant, qu'est-ce que vous en pensez ?*

— *Je ne le ferais pas.*

[...]

— *Pourquoi ?*

— *Ce serait le tromper.*

Il est vrai que Rudolf est capable de tuer n'importe qui sans sourciller et il peut donc sembler être méchant mais en même temps, il ne veut pas trahir quelqu'un seulement par son propre intérêt. D'autre part, s'il s'agit du profit de l'Allemagne, il le ferait. C'est pourquoi, il est considéré comme un homme dangereux. Dans cet égard, Maximilien Aue est plus égoïste. Bien qu'il sache qu'il faut obéir, il pense aussi à son bénéfice et à sa survivance.

Vers 1930, Rudolf s'installe dans une ferme et il est forcé de se marier. Tout d'abord, il refuse le mariage (en même façon que Maximilien Aue) mais enfin, il est obligé de se soumettre.

« *Quand tu seras marié, je n'irai pas compter tes saillies, nicht wahr*<sup>113</sup> ?  
*Et si tu fais l'amour une fois l'an pendant cinq ans, tu peux très bien avoir  
cinq enfants, et c'est tout ce que la patrie te demande ! Nein, nein, tout ça ne  
me dit pas pourquoi tu ne veux pas te marier. [...] Primo : Un bon Allemand  
doit faire souche. Secondo : Dans une ferme, il faut une femme !*<sup>114</sup> [...] *Non,  
ce qui compte, c'est la race. Vous êtes de bons Allemands tous les deux et  
vous ferez de bons Allemands, voilà ce qui compte ! Il y a bien assez de ces  
sales Slaves comme ça en Poméranie !* »<sup>115</sup>

Alors, on peut dire que sa vie familiale est seulement un autre ordre. Il faut avoir beaucoup d'enfants et ainsi élargir le peuple allemand. Rudolf en a quatre avec sa femme. Cependant, envers elle, il se comporte très froidement. Il semble qu'il ne l'aime pas du tout. C'est parce qu'il n'y a aucun ordre qui en parlerait. Ici, on peut constater encore la différence entre la réalité et le contenu du roman de Robert Merle. Höss avoue dans son autobiographie que pendant son séjour de longues années dans la prison pour le meurtre de Kadow, il s'est rendu compte qu'il avait uniquement un objectif dans la vie : de vivre dans une ferme où on fonde une grande famille en bonne santé. En surcroît, il a choisi lui-même sa femme en déclarant qu'ils avaient la relation pleine de confiance et compréhension.

#### **7.4. La gestion du camp d'Auschwitz**

Rudolf est chargé de fondation et de commandement de camp d'Auschwitz parce qu'il a fait ses preuves comme un bon organisateur. Le KL Auschwitz est choisi comme lieu d'exécution parce qu'il est situé à la jonction de quatre voies ferrées, alors il a un accès facile pour les transports. En outre, grâce au fait que la région est isolée et peu peuplée, il s'agit d'une ville idéale pour le déroulement d'une opération secrète.

---

<sup>113</sup> Est-ce vrai ?

<sup>114</sup> MERLE, Robert, *La mort est mon métier*, op. cit., p. 201

<sup>115</sup> Ibid., p. 202

D'abord, Rudolf a la tâche de reconstruire l'ensemble de maisons (la caserne avec quelques bâtiments attenants) afin qu'on puisse utiliser ce lieu comme le camp pour les milliers de prisonniers. Sous la gestion de Rudolf, le camp devient une gigantesque ville. Ensuite, il reçoit le devoir plus exigeant : c'est l'ordre du Reichsführer Himmler de réaliser *la solution finale*, cela veut dire qu'on doit liquider le plus grand nombre possible de Juifs. Rudolf ne s'attend pas d'obtenir une telle mission.

« — *Le Führer, dit-il d'une voix nette, a ordonné la solution définitive du problème juif en Europe.*

*Il fit une pause et ajouta :*

— *Vous avez été choisi pour exécuter cette tâche.*

*Je le regardai. Il dit sèchement :*

— *Vous avez l'air effaré. Pourtant, l'idée d'en finir avec les juifs n'est pas neuve.*

— *Nein, Herr Reichsführer. Je suis seulement étonné que ce soit moi qu'on ait choisi... »<sup>116</sup>*

Rudolf doit trouver la méthode la plus convenable. Au début, il ressent une bizarre impression de froid en étant incertain. Mais seulement quelque temps après, il considère cette tâche comme n'importe quelle d'autre. Il appelle les personnes arrivées dans le camp par *les unités*. La seule chose dont il a peur est l'échec pendant l'exécution de sa mission. C'est la différence entre Rudolf Lang et Maximilien Aue qui était choqué au cours des exécutions et qui sentait la pitié envers les détenus, y compris les Juifs.

« *Je passai la semaine qui suivit dans une angoisse terrifiante : Le rendement de Treblinka était de 500 unités par 24 heures, celui d'Auschwitz*

---

<sup>116</sup> MERLE, Robert, *La mort est mon métier, op. cit .*, p. 242

*devait être, selon le programme, de 3000 unités ; dans quatre semaines à peine, je devais remettre au Reichsführer un plan d'ensemble sur la question, et je n'avais pas une idée. »<sup>117</sup>*

Ici, on peut comparer aussi la manière de la description des scènes atroces pendant lesquelles, les prisonniers étaient punis et exécutés par les nazis. Jonathan Littell, à vue d'oeil, prenait plaisir à dépeindre tous les détails en ce qui concerne de la souffrance des victimes et les manifestations physiques. De plus, parfois, il raconte les histoires des personnes individuelles. Il est tout-à-fait probable que ces scènes touchent et, en même temps, bouleversent le lecteur. D'autre part, comme on peut voir sur l'extrait ci-dessus, Robert Merle décrit tous les événements seulement d'une façon technique, il ne s'occupe pas du sort des détenus particuliers. Il ne mentionne que combien d'*unités* ont été *traités* et comment il faut le faire. Au moyen de cette stylisation, Robert Merle ne joue pas sur les émotions comme Jonathan Littell.

Le moment essentiel arrive quand sa femme Elsie apprend quel travail Rudolf exerce en réalité. Jusqu'ici, il lui ment en dissimulant qu'il tue les gens sans défense dans le camp de concentration d'Auschwitz. Elle est tout à fait choquée à cause de cette découverte et elle essaie de le persuader que ce qu'il fait est une monstruosité et, en même temps, une absurdité. Mais Rudolf n'est pas d'accord avec cette opinion. Il croit faire une bonne chose. Pour lui, il est impossible de désobéir aux ordres. Dans ses yeux, la pire chose n'est pas la tuerie des gens mais la trahison de *Reichsführer*.

*« Et aussitôt un flot de honte me submergea : J'avais trahi le Reichsführer.*

*J'avais révélé à ma femme un secret d'État.*

[...]

*— Mais ce n'est pas moi ! Je n'y suis pour rien ! C'est un ordre !...*

---

<sup>117</sup> MERLE, Robert, *La mort est mon métier*, op. cit ., p. 267

*Elle dit avec mépris :*

— *Qui aurait pu donner un ordre pareil ?*

— *Le Reichsführer.*

*L'angoisse me serra le coeur : Une fois de plus, je le trahissais.*<sup>118</sup>

[...]

— *Eh bien ! dit-elle à voix basse et avec une incroyable violence, il fallait refuser d'obéir.*

[...]

— *Mais, dis-je, la gorge serrée, mais Elsie !... Ce que tu dis là, c'est... c'est contraire à l'honneur !*

— *Et ce que tu fais ?*

— *Un soldat, refuser d'obéir ! Et d'ailleurs, ça n'aurait rien changé ! On m'aurait dégradé, torturé, fusillé... Et toi, qu'est-ce que tu serais devenue ? Et les enfants ?... »*<sup>119</sup>

Rudolf, en se défendant, dit à sa femme qu'il est physiquement impossible de ne pas obéir à un ordre parce que la tâche demandée va s'effectuer quand même. Il représente seulement un maillon d'un grand système qui fonctionnerait également sans lui. En fait, c'est la même pensée comme chez Maximilien Aue, avec la différence qu'Aue, lui-même, se sent responsable de ses crimes.

Cette scène est en opposition avec la narration dans l'autobiographie de Rudolf Höss où il a écrit que sa femme n'avait jamais appris la vérité. Robert Merle voulait ainsi, probablement, comporter quelque scène dramatique dans son roman, afin que le protagoniste

---

<sup>118</sup> MERLE, Robert, *La mort est mon métier*, op. cit., p. 342

<sup>119</sup> Ibid., p. 343

puisse présenter ses opinions sur la responsabilité et la culpabilité. Pour le lecteur, il s'agit d'une partie assez émouvante qui forme un contraste avec les scènes laconiques parlant des exécutions.

Après la fin de la Seconde Guerre mondiale, les camps de concentration sont libérés par les Américains. Le *Reichsführer* Himmler est arrêté et dans la prison, il se suicide. Comme la méthode de la réalisation, il choisit la morsure dans une ampoule de cyanure qui est cachée dans sa bouche. Quand Rudolf apprend cette nouvelle, il est gravement désappointé. Cela signifie une grande trahison pour lui parce que Himmler a donné des ordres terribles, et finalement, au lieu de défendre ses actions, il a laissé ses officiers affronter le blâme. Rudolf ne craint pas la mort par la pendaison ou par la fusillade, c'est bien égal pour lui. Ce qui est le problème, est la culpabilité qui repose maintenant sur lui. Il a besoin de justifier lui-même. Il sent la douleur et la honte. Quand il est arrêté et accusé, il éprouve un soulagement étrange. Devant le tribunal, il dit la pure vérité. Bien qu'il assume la responsabilité sur lui-même au premier moment, il ne sent aucune culpabilité. Il sait qu'il sera exécuté, mais il n'a pas peur. Il lui semble que cela ne le concerne pas du tout.

En résumé, Rudolf Lang est un homme minutieux et loyal qui est très influencé par une dure éducation de son père et qui ne peut pas vivre sans autorités et leur commandement. Il est impensable pour lui de désobéir aux ordres, quelconque qu'ils soient. Il aime ses enfants, mais si on lui ordonnait de tuer son propre fils, il le ferait. Il semble qu'il se comporte comme une machine, non comme un homme. Il a enterré ses émotions et ses sentiments si profondément en lui, même quand il essaie de les retrouver, il échoue.

Mais finalement, malgré les faits terrifiants qu'il a effectués sans hésitation et bien qu'il soit un des plus grands assassins de masse dans l'histoire, on peut avoir une certaine pitié de lui. Il est possible de dire qu'il

est seulement une victime du système ou comme il le dit lui-même – *il n'est qu'un rouage parmi les autres*. S'il avait refusé d'obéir, quelqu'un d'autre l'aurait fait à sa place. Et c'est pourquoi il n'a pas de sens de refuser sa mission. Il n'a pas de remords. Après tout, il essayait de se comporter correctement et selon les règles.

## 8. CONCLUSION

Ce mémoire avait pour but la comparaison des romans *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell et *La mort est mon métier* de Robert Merle avec l'orientation vers leurs personnages principaux. Dans ces oeuvres, on peut observer les approches différentes utilisées.

Le personnage principal du roman *Les Bienveillantes*, Maximilien Aue, et aussi le protagoniste de *La mort est mon métier*, Rudolf Lang, sont les hommes très instruits et intelligents, pourtant leur personnalité n'est pas pareille. Leur comportement est influencé avant tout par l'ambiance familiale dans leur enfance.

Maximilien Aue a grandi dans la famille avec les bons parents, sa mère et son beau-père étaient gentils avec lui. De plus, il avait une soeur très aimée. Il est donc devenu un homme assez émotionnel, il se livrait souvent aux réflexions sur la justesse des actions, la souffrance des victimes qui l'influence beaucoup (il a des cauchemars et problèmes fréquents avec la digestion à cause de cela) en refusant la violence inutile contre les Juifs. Il s'occupe aussi de l'état psychique des officiers. Comme il est émotionnel, il ne connaît pas seulement l'affection (envers sa soeur ou son ami Thomas) mais aussi la haine (envers sa mère). Il est convaincu de sa responsabilité de ses actes et il n'admet pas la possibilité du suicide.

En revanche, Rudolf Lang avait un père très sévère et dévot qui lui a appris la minutie et obéissance totale. À cause de ce milieu pédant, il a acquis une nature tout à fait apathique et sans émotions, tous les événements sont décrits soit dit en passant et du point de vue technique, il ne s'arrête pas sur le sort des individus. Il avoue lui-même qu'il n'aime personne et rien. Étant un carriériste, il profite des aides des autres sans envie de revaloir. Il est indifférent à la mort de sa propre mère et de

l'homme admiré, grâce auquel il a obtenu la place dans l'armée allemande. En même temps, il est capable de tuer son ami en toute tranquillité parce que c'est conformément aux règles. Il ne réfléchit du tout sur le fait si un ordre est juste ou pas. Pour lui, il est nécessaire d'exécuter tous les ordres parce que la désobéissance ne résout rien. Contrairement à Maximilien Aue, il ne se sent pas responsable de ses actes.

Tous les deux auteurs ont utilisé pour la narration de leur histoire une autobiographie écrite par un nazi. Jonathan Littell a entièrement inventé son propre protagoniste, tandis que Robert Merle a choisi le personnage réel en l'attribuant le comportement et les pensées à sa guise. De plus, il a changé aussi de nombreux faits (avant tout, en ce qui concerne sa vie). D'autre part, Jonathan Littell a imaginé son personnage principal, mais tous les événements mentionnés dans le roman sont réels, il n'a changé rien. Dans les deux cas, il s'agit donc d'une oeuvre fictionnelle. Toutefois, Merle utilise la réalité dans la fiction (le personnage réel dans les circonstances fictives), pendant que Littell, au contraire, présente la fiction dans la réalité (le personnage fictif dans les circonstances réelles).

On peut se demander s'il est nécessaire d'utiliser la forme de l'autobiographie fictive pour qu'on crée le témoignage bouleversant de la guerre ayant pour but de faire une impression sur le lecteur. Il est tout à fait difficile de répondre à cette question. Mais vraisemblablement, les oeuvres d'art peuvent influencer les opinions et les sentiments du lecteur plus facilement que, par exemple, une recherche historique. Celle-ci a ses limites puisqu'elle doit interpréter les faits acquis objectivement et sans partialité. En supplément, quand on emploie la narration dans la première personne, il est possible que ce livre-là a plus de pouvoir de toucher le lecteur parce que le protagoniste (=le narrateur) devient une sorte de héros, bien qu'il soit un tueur ou un dépravé. Par exemple, en

cas de Maximilien Aue, il se peut que le lecteur même sympathise avec lui. C'est un peu différent chez Robert Merle qui a dépeint Rudolf Lang (Höss) comme le monstre sans émotions. On a déjà montré qu'il a assez modifié sa personnalité (en comparaison avec sa vraie autobiographie) afin qu'il ait l'air beaucoup plus impassible. Bien sûr, il est possible de poser la question si on peut croire la véracité des mémoires de Höss. À la fin de son autobiographie, il a avoué lui-même qu'il a raconté seulement des histoires choisies en oubliant beaucoup d'informations et en décrivant des événements passés assez subjectivement ce qui est tout à fait compréhensible. Toutefois, une autre chose est telle, s'il n'altérait pas volontairement la réalité pour qu'il ait eu l'air d'un homme non coupable – pour justifier lui-même. Mais ceci est une question trop difficile à répondre. Alors, on suppose que les notes de Rudolf Höss ont plus de crédibilité que le roman de Robert Merle qui le modifie.

Il est possible de considérer la stylisation de Jonathan Littell plus convenable puisque grâce à la proximité du lecteur et Maximilien Aue, on réfléchit davantage sur la problématique donnée. D'autre part, si on condamne Rudolf Lang s'en distanciant, on ne se rend compte que tout le monde pourrait devenir un tueur dans certaines circonstances que l'individu ne peut pas changer. Alors, la stylisation du roman *Les Bienveillantes* de Littell a plus de puissance de rappeler les horreurs et l'absurdité de la shoah et ainsi, elle est capable de dissuader l'humanité de les répéter.

Ces deux romans analysés ci-dessus constituent une certaine réaction sur d'autres prétextes — les premières oeuvres traitant le sujet de la shoah qui sont survenues juste après la Seconde Guerre mondiale. Par exemple, il s'agit des écrivains Jean Améry, Primo Levi ou Elie Wiesel. À la différence de ces trois auteurs, ni Robert Merle ni Jonathan Littell n'ont l'expérience personnelle avec la déportation dans les camps de concentration. Surtout Jonathan Littell se sépare des prétextes

mentionnés. Son roman est dérivé de ces textes préexistants, y compris l'oeuvre de Robert Merle. Néanmoins, comme il était déjà remarqué, son interprétation de ce sujet est complètement différente. En traitant son roman d'une façon sans précédent, il est ainsi, peut-être, plus proche de la génération contemporaine, ce qui est tout à fait favorable.

## 9. BIBLIOGRAPHIE

### Livres analysés

LITTELL, Jonathan. *Les bienveillantes*. [Paris] : Éditions Gallimard, 2006. 1401 p. ISBN 978-2-07-035089-6.

MERLE, Robert. *La mort est mon métier*. [Paris]: Éditions Gallimard, 2012. 370 p. ISBN 978-2-07-036789-4.

### Monographies

Extrait de G. Genette, *Palimpsestes*. Le Seuil, coll. « Poétique », 1982

Gilbert, G. M., *Le Journal de Nuremberg*, Paris, Flammarion, 1947, 443 p.

HÖß, Rudolf. *Velitelem v Osvětimi: autobiografické zápisky*, Praha, Academia, 2006, 270 p. ISBN 80-200-1471-3.

LEMONIER, Marc. *Les Bienveillantes décryptées*, Éditions Le Pré aux Clercs, 2007, 238 p. ISBN 978-2-84228-308-7.

WIEVIORKA, Annette. *Le procès de Nuremberg*, Paris, Liana Levi, coll. « Piccolo Histoire », 2006, 313 p. ISBN 2-867-46420-X.

### Les sources électroniques

ALEXIS, André, *A harrowing work of art*, (2009, 7 mars). Disponible sur: [<http://www.theglobeandmail.com/arts/books-and-media/review-the-kindly-ones-by-jonathan-littell/article4292766/?page=all>]. Consulté le 13 avril 2016.

*Aria*, *Encyclopédie Larousse En ligne*. Disponible sur: [<http://www.larousse.fr/encyclopedie/musdico/aria/165900>]. Consulté le 13 avril 2016.

*Biographie: Höss Rudolf (1900-1947).* Disponible sur: [<http://www.encyclopedie.bseditions.fr/biographie.php?bioid=249&biolib=H%F6ss%20Rudolf>]. Consulté le 14 juin 2017

*Comment le procès de Nuremberg a façonné la justice internationale.* Disponible sur: [<http://www.lefigaro.fr/histoire/2016/09/30/26001-20160930ARTFIG00292-comment-le-proces-de-nuremberg-a-faconne-la-justice-internationale.php>]. Consulté le 15 juin 2017

*Daniel Cohn-Bendit-Jonathan Littell: « Les Bienveillantes », l'Allemagne et sa mémoire,* (2008, 3 mars). Disponible sur: [<http://www.lefigaro.fr/debats/2008/03/03/01005-20080303ARTFIG00467-daniel-cohn-bendit-jonathan-littell-lesbienveillantes-l-allemande-et-sa-memoire-.php>]. Consulté le 13 avril 2016.

DORRONSORO, María Badiola, *Parole et silence pour l'expression de l'éthique dans La mort est mon métier de Robert Merle.* Disponible sur: [<https://cedille.webs.ull.es/M5/03badiola.pdf>]. Consulté le 28 avril 2016.

*Fiction et autobiographie.* Disponible sur: [<http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/vnarrative/vn042100.html>]. Consulté le 16 juillet 2017.

GALLET, Marc. *Biographie et Bibliographie de l'auteur: Robert Merle.* Disponible sur: [<http://www.robertmerle.free.fr/xtra/dossier.pdf>]. Consulté le 28 avril 2016.

JAUER, Annick, *Ironie et génocide dans Les Bienveillantes de Jonathan Littell,* (2008, 18 juin). Disponible sur: [<http://www.fabula.org/colloques/document982.php>]. Consulté le 13 avril 2016.

*Jonathan Littell est devenu Français,* (2007, 9 mars). Disponible sur: [[http://archives.lesoir.be/jonathan-littell-est-devenu-francais\\_t-20070309-009WYW.html](http://archives.lesoir.be/jonathan-littell-est-devenu-francais_t-20070309-009WYW.html)]. Consulté le 13 avril 2016.

La Croix : *1er octobre 1946, le verdict du procès de Nuremberg.* Disponible sur: [<http://www.la-croix.com/Debats/Ce-jour-la/1er-octobre-1946-verdict-proces-Nuremberg-2016-09-30-1200793015>]. Consulté le 15 juin 2017

*La pédérastie en Grèce antique.* Disponible sur: [<http://www.lambda-education.ch/content/menus/histoire/antiquite.html>]. Consulté le 13 avril 2016.

*Man of Hatred.* Disponible sur: [http://www.history.ucsb.edu/faculty/marcuse/classes/33d/projects/auschwitz/HatePageErin.htm]. Consulté le 17 juillet 2017.

RASSON, Luc, *De la critique littéraire considérée comme un exercice de mépris* (2013, juin-juillet). Disponible sur: [http://www.fabula.org/acta/document6275.php]. Consulté le 18 avril 2016.

*Robert Merle.* Disponible sur: [http://www.de-plume-en-plume.fr/membre/2435]. Consulté le 28 avril 2016.

*Rudolf Höss.* Disponible sur: [https://www.babelio.com/auteur/Rudolf-Hoss/191048]. Consulté le 14 juin 2017.

*Rudolf Höss, Commandant of Auschwitz.* Disponible sur: [http://www.holocaustresearchproject.org/othercamps/hoess.html]. Consulté le 20 juillet 2017.

*Rudolf Höss the commandant of the Auschwitz concentration camp, is hanged next to the crematorium at the camp, 1947.* Disponible sur: [http://rarehistoricalphotos.com/rudolf-Höss-commandant-auschwitz-concentration-camp-hanged-next-crematorium-camp-1947/]. Consulté le 15 juin 2017.

*The Editors of Encyclopaedia Britannica En ligne, Farce.* Disponible sur: [http://www.britannica.com/art/farce]. Consulté le 13 avril 2016.

*Toccatà, Encyclopédie Larousse En ligne.* Disponible sur: [http://www.larousse.fr/encyclopedie/musdico/toccatà/170395]. Consulté le 13 avril 2016.

VINCENTELLI, Elisabeth, *An American novelist scandalizes France*, (2007, 27 février). Disponible sur: [http://www.salon.com/2007/02/27/jonathan\_littell/]. Consulté le 13 avril 2016.

## 10. RÉSUMÉ

Ce mémoire s'occupe de la shoah de l'autre côté qu'on est habitué en mettant l'accent sur la vue des personnages centraux des romans *Les Bienveillantes* et *La mort est mon métier*. À part de cela, il examine la relation des auteurs Jonathan Littell et Robert Merle vers ce sujet épouvantable ; comment ils concevaient le traitement de leur oeuvres, leur style d'écriture, dans quelle manière ils adoptent une attitude vers le lecteur et quel message ils essaient de lui transmettre. L'objectif de ce mémoire est de comparer ces deux approches d'auteur différentes.

## 11. RESUMÉ

Tato diplomová práce se zabývá tématem šoa, a to z opačného pohledu, než jsme zvyklí. Zaměřuje se přitom na hlavní postavy románů *Laskavé bohyně* a *Smrt je mým řemeslem*. Kromě toho zkoumá vztah autorů Jonathana Littella a Roberta Merleho k tomuto hrozivému tématu; jak pojali zpracování svých děl, jejich styl psaní, jakým způsobem se staví ke čtenáři a jaké poselství se mu snaží předat. Cílem této práce je porovnat tyto dva rozdílné autorské přístupy.